

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best copy. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a essayé d'obtenir la meilleure copie. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Includes index.   |

# JOURNAL

DE

# L'INSTRUCTION PUBLIQUE,

RÉDIGÉ PAR L'HONORABLE P. J. G. CHAUVEAU, SURINTENDANT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DU BAS-CANADA,  
RÉDACTEUR EN CHEF, ET PAR M. AUGUSTE BÉCHARD,  
DU DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, ASSISTANT-RÉDACTEUR.

SEPTIÈME VOLUME.

1863.

---

MONTREAL, BAS-CANADA,  
PUBLIÉ PAR LE DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.  
IMPRIMÉ PAR EUSÈBE SENÉCAL, 4, RUE ST. VINCENT.



## TABLE DES MATIERES.

ACTE.—Voyez ce mot aux Statistiques.

ANNONCES.—Pages 64, 160.

ARTS ET BEAUX-ARTS —Voyez : Bulletin des arts et des beaux-arts

AVIS OFFICIELS.—Séparations, annexions, créations et délimitations de municipalités scolaires : Grenville, comté d'Argenteuil, p. 10 ; St. Jacques, C. de Montcalm, (changement de nom,) p. 24 ; St. Pierre de Durham, C. de Drummond, p. 24 ; St. Roch-Nord, (Québec,) p. 56 ; Victoriaville, C. d'Arthabaska, p. 112 ; St. Denis, C. de St. Hyacinthe, p. 112 ; Ste. Monique No. 2, C. de Nicolet, p. 112 ; St. Anicet, C. de Huntingdon, p. 112 ; Rivière-Ouelle, C. de Kamouraska, p. 112 ; Terrebonne, C. de Terrebonne, p. 112 ; Cap-Saint, C. de Portneuf, p. 112 ; St. Bernard, C. de Dorchester, et St. Lambert, C. de Lévis, p. 112 ; Hincks, C. de l'Outaouais, p. 112 ; St. Joseph de Wakefield et Low, même comté, p. 113 ; Barnston et Village de Coaticook, C. de Stanstead, p. 113 ; Rimouski et St. Annelet, C. de Rimouski, p. 113 ; St. André et St. Théodore d'Acton, C. de Bagot, p. 113 ; Havelock, C. de Huntingdon, p. 113 ; Grande-Rivière et Cap-Désespoir, C. de Gaspé, p. 113 ; Aylwin, C. de l'Outaouais, p. 113 ; Thorne, C. de Pontiac, p. 113 ; St. Bonaventure, C. de Bonaventure, p. 113 ; Grondines, C. de Portneuf, p. 113 ; Cox et Paspébiac, C. de Bonaventure, p. 113 ; Litchfield et Portage-du-Fort, C. de Pontiac, p. 113 ; Eaton et Ascot, C. de Compton, p. 113 ; St. Fabien et Ste. Cécile du Bic, C. de Rimouski, p. 113 ; Litchfield et Ste. Elisabeth de Franktown, C. de Pontiac, p. 113 ; Hartwell et Ripon, C. de l'Outaouais, (division,) p. 113 ; St. Louis, St. Edouard et Ste. Emmélie, C. de Lotbinière, p. 134 ; St. Canut, C. des Deux-Montagnes, p. 134 ; Beresford, C. de Terrebonne, p. 134 ; Pointe-aux-Esquimaux, dans la Seigneurie de Mingan, p. 151 ; Rivière-du-Loup No. 1, C. de Maskinongé, p. 169 ; Matapédia, Rustico, C. de Bonaventure, p. 169 —NOMINATIONS de Commissaires d'école : Ristigouche, Matapédia, comté de Bonaventure, p. 10 ; Bas du Bord de l'Eau de St. Martin, C. de Laval, p. 10 ; St. Jean-Port-Joly, C. de l'Islet, p. 10 ; Grenville, C. d'Argenteuil, p. 10 ; Village d'Étchemin, C. de Lévis, p. 24 ; St. Jacques No. 1, C. de Montcalm, p. 24 ; Hull, C. de l'Outaouais, p. 24 ; St. Roch-Nord, (Québec,) p. 56 ; Ste. Agathe No. 1, C. de Lotbinière, p. 69 ; St. David, C. d'Yamaska, p. 69 ; St. Thomas, C. de Montmagny, p. 69 ; Ste. Sophie de Lacorac, C. de Terrebonne, p. 69 ; Banlieue de Trois-Rivières, p. 69 ; St. Roch-Nord, (Québec,) p. 113 ; Newton, C. de Vandrenil, p. 113 ; Village St. Edouard, C. de Témiscouata, p. 113 ; Tingwick, C. d'Arthabaska, p. 113 ; Wolfestown, C. de Wolfe, p. 134 ; Village de Melbourne, C. de Richmond, p. 134 ; Clifton, C. de Compton, p. 134 ; St. Paulin, C. de Maskinongé, p. 134 ; Paspébiac, C. de Bonaventure, p. 134 ; Hartwell et Ripon, C. de l'Outaouais, p. 134 ; Grondines, C. de Portneuf, p. 134 ; Cap-Désespoir, C. de Gaspé, p. 134 ; St. Sylvestre-Sud et St. Sylvestre-Nord, C. de Lotbinière, p. 134 ; Cap-des-Rosiers, C. de Gaspé, p. 134 ; St. Edouard et Ste. Emmélie, C. de Lotbinière, p. 134 ; Pointe-aux-Esquimaux, dans la Seigneurie de Mingan, p. 151 ; St. Denis No. 2, C. de St. Hyacinthe, p. 151 ; St. Canut No. 2, C. des Deux-Montagnes, p. 151 ; Village de Waterloo et St. Joseph de Wakefield, C. de l'Outaouais, p. 151 ; Stanfold, C. d'Arthabaska, p. 151 ; Village de Melbourne, C. de Richmond, p. 151 ; Forsyth, Shenley, C. de la Beauce, p. 151 ; Tadoussac, C. de Saguenay, p. 151 ;

Tingwick, C. d'Arthabaska, p. 151 ; Grondines No. 1, C. de Portneuf, p. 151 ; St. Edouard, C. de Dorchester, p. 151 ; Rustico, C. de Bonaventure, p. 169 ; Thorne, Portage-du-Fort, C. de Pontiac, p. 169 ; St. Lambert, C. de Lévis, p. 169 ; Lingwick, C. de Compton, p. 169 ; Rivière-du-Loup No. 1, C. de Maskinongé, p. 169.—NOMINATIONS de Syndics d'école : St. Jean, comté de St. Jean, p. 10 ; Shipton, C. de Richmond, p. 70 ; Coteau St. Pierre, C. d' Hochelaga, p. 134 ; St. Frédéric de Drummondville, C. de Drummond, p. 151 ; St. Bonnard, C. de Lévis, p. 159.—DONS offerts à la Bibliothèque du Département, p. 10, 25, 39, 70, 94, 114, 135, 152, 170.—Instituteurs disponibles, p. 10, 38, 70, 94, 114, 152.—Instituteur demandé, p. 94.—Avis de réunion du Bureau des Examineurs catholiques de Montréal, p. 10, 152.—Avis aux directeurs de maisons d'éducation qui veulent se prévaloir des dispositions de l'acte 19ème Vict., Chap. 54, p. 69.—Avis au sujet de la vingtième conférence des Instituteurs de l'école normale Jacques-Cartier, p. 70 ; au sujet de la 21ème conférence, p. 135.—Avis au sujet des livres manquant à la bibliothèque du Département, p. 170.—DIPLOMES accordés par les Bureaux d'Examineurs : Bureau catholique de Québec, p. 24, 94, 114, 134, 170 ; Bureau protestant de Québec, p. 24, 70, 151, 170 ; Bureau protestant de Montréal, p. 24, 94, 151 ; Bureau de l'Outaouais, p. 24, 135, 170 ; Bureau de Kamouraska, p. 24, 38, 70, 135 ; Bureau de Rimouski, p. 24, 70, 135, 170 ; Bureau de Bonaventure, p. 24, 94, 135, 170 ; Bureau catholique de Bedford, p. 25, 70, 135 ; Bureau protestant de Bedford, p. 25, 94, 135, 170 ; Bureau de Sherbrooke, p. 25, 70, 134, 170 ; Bureau de Richmond, p. 25, 70, 135, 170 ; Bureau catholique de Montréal, p. 38, 113, 134, 169 ; Bureau de Stanstead, p. 38, 94, 170 ; Bureau de Trois-Rivières, p. 70, 114, 135, 169 ; Bureau de la Beauce, p. 70, 135, 170 ; Bureau de Chicoutimi, p. 70, 170 ; Bureau de Gaspé, p. 151 ; Bureau de Pontiac, p. 151.—DIPLOMES accordés par les écoles normales : Jacques-Cartier, p. 113 ; Laval, p. 113 ; McGill, p. 113.—NOMINATIONS de membres pour les Bureaux d'Examineurs, p. 10, 38, 69, 151, 169.—AVIS concernant l'engagement des instituteurs, p. 38.—LIVRES approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique, p. 94.

BULLETINS.—Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes, p. 12, 26, 60, 77, 100, 138, 157, 176 ; Bulletin de l'Instruction publique, p. 16, 32, 45, 62, 78, 141, 159, 170 ; Bulletin des Lettres, p. 16, 46, 63, 143, 181 ; Bulletin des Bons Exemples, p. 32, 46 ; Bulletin des Sciences 61, 103, 122, 143, 181 ; Bulletin des Arts et des Beaux-arts 78, 104, 160.—Voyez aussi : Nécrologie.

CONFÉRENCES.—Conférences des Instituteurs du District de St. François, p. 12.—19ème Conférence des Instituteurs de l'école normale Jacques-Cartier, p. 25 ; 20ème, p. 117 ; 21ème, p. 173.—18ème Conférence des Instituteurs de l'école normale Laval, p. 39 ; 19ème, p. 117 ; 20ème, p. 174.—Conférence de l'Association des Instituteurs en rapport avec l'école normale McGill, p. 113.—Conférence des Instituteurs du District de Bedford, p. 153.

COURS PUBLICS, (Compte-rendu des) de l'Université-Laval ; Cours d'histoire du Canada de M. l'abbé Ferland, à l'Université-Laval, p. 108, 146.

DIPLOMES.—Voyez ce mot aux Avis Officiels.

**DICTÉES HOMONYMIQUES.**—Voyez ces mots au titre : Education.

**DISTRIBUTION DE PRIX.**—Voyez : Palmare.

**DOCUMENTS OFFICIELS.**—Voyez : Statistiques.

**EDUCATION.**—Réflexions philosophiques et pratiques sur le travail, par Joseph Royal, p. 6.—De la colère, p. 35.—Quelques principes fondamentaux de l'éducation, par Th. Braun, p. 68, 110, 147.—De l'enseignement de la lecture, p. 168.—**PÉDAGOGIE :** De la Calligraphie, par J. Taiclet, p. 9, 35, 131, 147.—**EXERCICES** pour les élèves des écoles.—Problèmes : de géométrie, p. 9, 69; d'arithmétique, p. 9, 69; d'algèbre, p. 9, 69.—**DICTÉES** homonymiques, p. 9, 23, 38.—**SOLUTIONS** des problèmes : de géométrie, p. 23, 93; d'arithmétique, p. 23, 93; d'algèbre, p. 23, 93.—**EXERCICES** de grammaire, p. 37, 111, 133, 149.—**SUJET** de composition : Alternative du jour et de la nuit, par Paulin Teulière, p. 149.

**PARTIE EDITORIALE.**—A nos abonnés et à nos lecteurs, p. 10.—La rentrée des vacances de Noël à l'Université-Laval et Inauguration du monument à la mémoire du premier Recteur, p. 11.—Distribution de la subvention supplémentaire faite aux municipalités pauvres, p. 25.—Distribution de la subvention annuelle aux universités, collèges, académies et écoles modèles, p. 39.—Engagement des instituteurs, p. 39.—Le mouvement agricole et l'école d'agriculture de Ste. Thérèse, p. 56.—Législation sur l'Instruction publique, p. 70.—Fête à l'Université-Laval, Discours de M. l'Abbé Légaré et de M. Chauveau, p. 71, 72, 73, 74, 75 et 76.—Du choix des commissaires d'école, p. 95.—Examens publics et distributions de prix et de diplômes dans les écoles normales, p. 114.—Examens et distributions de prix dans les collèges, les académies et les autres institutions d'éducation, p. 114.—De l'engagement des instituteurs, p. 135.—De l'enseignement considéré comme un état de vie, p. 152.—Inspection des bureaux d'examineurs et visites d'école, p. 153.—Nouvelle législation, p. 171.—Bibliothèque du Département de l'Instruction Publique, p. 171.—**EXTRAITS** des rapports de MM. les Inspecteurs d'école, pour les années 1859 et 1860, p. 25, 40, 59, 76, 99; pour les années 1861 et 1862, p. 100, 119, 136, 153, 175.—Rapport du Surintendant de l'Education du B. C., pour l'année 1862, p. 95.—Rapport du Surintendant de l'Education du Haut-Canada, pour l'année 1862, p. 171.

**CONFÉRENCES.**—Voyez ce mot à la lettre C. Voyez aussi : Bulletin de l'Instruction Publique.

**EXEMPLES, (Bons).**—Voyez : Bulletin des Bons Exemples

**ERRATA.**—Voyez ce mot aux Avis Officiels.

**FAITS DIVERS, (Nouvelles et),** p. 16, 32, 45, 62, 78, 103, 122, 141, 159, 179.

**GRAVURES.**—Pensionnat de l'école d'agriculture de Ste. Thérèse, p. 57; plan général des bâtiments de ferme de la même école, p. 57; élévation de la remise et de la vacherie, p. 58; élévation de la porcherie, de la vacherie d'élevage, de l'écurie et des granges, p. 58; vue de la fabrique, p. 58; section de la vacherie, p. 58.—Obélisque de Wolfe et de Montcalm, p. 164.—Monument, ou colonne tronquée érigée par Lord Aylmer, en 1812, p. 165.—Colonne de Wolfe, érigée par l'armée anglaise, en 1849, p. 165.—Monument des Braves de 1760, (sur le chemin de Ste. Foye), p. 166.

**LITTÉRATURE.**—Les Pionniers Canadiens, par M. l'Abbé Charles Trudelle, p. 18.—La Débâcle, par M. Ph. de Gaspié, p. 49.—Les

Plaines d'Abraham et leurs monuments, par l'Hon. Pierre J. O. Chauveau, p. 162.

**LIVRES** approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique.—Voyez ces mots aux Avis Officiels.

**NECROLOGIE.**—Le Cardinal Morlot, p. 15.—Le Dr. Frémont, p. 11 et 15.—Le lord évêque Mountain, p. 15.—M. Théberge, Curé de Terrebonne, p. 15.—Les deux MM. Beaubien, prêtres, p. 15.—M. François-Xavier Arcand, p. 16.—Le marquis de Montcalm-Gozon, p. 29.—Le duc de Lévis, p. 29.—Sir John Beverley Robinson, p. 29.—L'Hon. Deminque Mondelot, p. 29.—M. Thomas Melson, p. 29.—M. Salomon Belanger, p. 78.—M. Gabriel Franchère, p. 78.—Horace Vernet, p. 78.—Sir John Colborne, (Lord Seaton), p. 102.—Le Dr. Welfred Nelson, p. 103.—Les Bous Harwood et Rollis Smith, p. 103.—Le Juge Connor, p. 103.—M. Stewart Derbyshire, p. 103.—M. George Burns Syme, p. 103.—L'Hon. M. Elmsley, p. 103.—M. de Puibusque, p. 103.—M. Pitre Chevalier, p. 121.—M. Patrice Lacombe, p. 121.—M. Thomas Pope, p. 122.—M. Alexandre Guillard, p. 122.—*Sœur Ste. Héloïse*, (Mlle Catherine Maugher), p. 142.—L'historien P. A. Munch, p. 143.—Eugène Delacroix, p. 159.—Le Père Faber, p. 159.—Alfred de Vigny, p. 159 et 191.—Lord Clyde, p. 159.—Les deux demoiselles Lunnox, p. 159.

**NOUVELLES.**—Voyez : Petite Revue et Faits Divers.

**POÉSIE.**—Aux Heureux du Monde, par Ls. Honoré Fréchet, p. 1.—Le premier de l'an, par Z. Mayrand, p. 1.—Stalacoma, par Adolphe de Puibusque, p. 17.—Le Léopard, par Lamartine, p. 37.—Les Deux Cortèges, par Soult, p. 37.—L'Échelle Divine, par Mde Anaïs Ségalar, p. 65.—St. Jean-Baptiste, par V. de Laprade, p. 89.—La France dans l'Extrême Orient, par Vte Henri de Bornier, p. 129.—Les Bûcherons, par Benjamin Sallie, p. 145.—Suite parvulus, par \*\*\* p. 161.—Le Crapaud et l'Éphémère, par Chs. Laberge, p. 161.

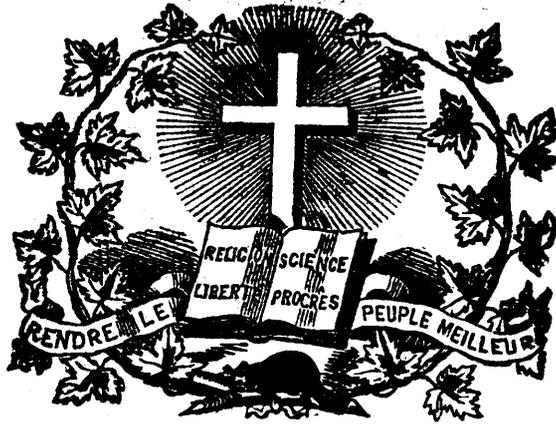
**PALMARE.**—Distribution de prix aux élèves des écoles normales : Jacques-Cartier, p. 122; aux élèves de l'école modèle Jacques-Cartier, p. 122.—Ecole normale Laval : aux élèves-instituteurs, p. 123; aux élèves-institutrices, p. 124; aux élèves de l'école modèle Laval, garçons, p. 124; filles, p. 125.—Académie St. Denis, p. 126.—Collège-Masson, p. 127.—Collège de Montréal, p. 142.—Collège Ste. Marie, p. 144.

**REVUE MENSUELLE, (Petite),** p. 14, 28, 43, 61, 77, 102, 120, 149, 157, 178.

**RAPPORTS** des Surintendants du Bas et du Haut-Canada, et des Inspecteurs d'école.—Voyez ces mots au titre : Education.

**SCIENCES.**—Les Nations à l'Exposition Universelle de Londres, en 1862, par Em. Levasseur, p. 2, 20, 33, 53, 65 et 105.—Sommaire de la science en 1862, p. 6.—Jugement erroné de M. Ernest Renan sur les langues sauvages, par N. O., p. 167.—Voyez aussi : Compte-rendu des Cours publics, Bulletin des Sciences, etc.

**STATISTIQUES.**—Tableau de la distribution de la subvention supplémentaire aux municipalités pauvres, pour l'année 1862, p. 30, 31 et 32.—Tableau de la distribution de la subvention de l'éducation supérieure, pour l'année 1862, p. 46.—Rapport sur l'inspection des écoles dans le Bas-Canada, avec tableaux, p. 79.—Acte pour faciliter et diminuer les frais de perception des contributions scolaires, avec les paragraphes 12, 13, 14, 15, 16 et 17 de l'Acte concernant les Municipalités et les Chemins dans le Bas-Canada, p. 183.—Formules pour le même acte, p. 183 et 184.—Tableaux compris dans le rapport du Surintendant, pour 1862, p. 96, 97, 98 et 99.



# JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume VII.

Montréal, (Bas-Canada) Janvier, 1863.

No. 1.

**SOMMAIRE.**—LITTÉRATURE.—Poésie : Aux heureux du monde, par M. Louis H. Fréchette.—Le premier de l'an, par M. Z. Maynard.—SCIENCE : Les nations à l'Exposition Universelle de 1862.—L'Angleterre et ses colonies, par M. E. Levasseur, (à continuer).—Sommaire de la science en 1862.—ÉDUCATION : Réflexions philosophiques et pratiques sur le travail, par M. Joseph Royal.—De la calligraphie : En combien de temps peut-on enseigner à écrire à un enfant? J. Taiclet.—Exercices pour les élèves des écoles.—Problèmes de géométrie, d'arithmétique et d'algèbre.—Dictée homonymique.—AVIS OFFICIELS : Erection de municipalité scolaire.—Nominations : Examineurs, commissaires, syndics.—Dons offerts à la Bibliothèque du Département.—Instituteur disponible.—Aux instituteurs.—Erratum.—EDITORIAL : A nos abonnés et à nos lecteurs.—La rentrée des vacances de Noël à l'Université-Laval.—Inauguration du monument élevé à la mémoire du premier Recteur.—Conférence de l'Association des instituteurs du district de St. François.—Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes : Paris, Londres, New-York, Québec, Montréal.—Petite Revue Mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS : Bulletin de l'Instruction Publique.—Bulletin des Lettres.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

#### AUX HEUREUX DU MONDE.

.....j'ai connu la pitié sur la terre,  
Je puis la demander aux cieux.  
Ed. TURQUERY.

Riches, quand des plaisirs la bruyante cohorte  
En essaims bourdonnants s'arrête à votre porte  
Et riieuse s'élançe en vos salons joyeux ;  
Quand, dans vos bals dorés, la valse tournoyante  
Déroule en frais anneaux sa spirale ondoyante  
Sur vos tapis soyeux ;

Quand tout est volupté, ravissement et joie ;  
Quand on voit miroiter chaque robe de soie  
Aux tremblantes lueurs des candélabres d'or ;  
Quand tout jette l'ivresse à votre âme ravie,  
Et que, dans votre cœur, des peines de la vie  
Le souvenir s'endort ;

Quand, chaudement drapés dans vos riches fourrures,  
Vous courez étaler vos brillantes parures  
Trainés par vos coursiers mordant des freins d'argent ;  
Quand près de vous s'incline une foule empressée,.....  
Oh ! n'avez-vous jamais une seule pensée  
Pour le pauvre indigent ?

Déshérité de tout, forçat de la souffrance,  
Il n'a, pour prolonger sa pénible existence,  
Que quelques vieux haillons, qu'un morceau de pain noir ;  
Il est là grelottant dans sa froide mansarde....  
Paria du bonheur, l'avenir ne lui garde  
Qu'un morne désespoir !

Oh ! ne l'oubliez pas dans vos fêtes splendides !  
Pour lui le soleil n'a que des rayons livides ;  
Sa vie, à lui, n'est plus qu'une longue douleur....  
Oh ! ne l'oubliez pas ! rien qu'une simple obole  
Peut rendre au malheureux qu'elle sauve et console  
Un moment de bonheur !

Donnez à l'orphelin, à l'infirmé, à la veuve,  
A tous ces pauvres cœurs que la souffrance abreuve,  
Donnez, donnez ! la main de Dieu vous le rendra :  
C'est lui qui l'a promis. Et vous surtout, madame,  
Qui connaissez si bien les doux penchants de l'âme,  
Oh ! faites des heureux, et l'on vous bénira !

LOUIS-HONORÉ FRÉCHETTE.

#### LE PREMIER DE L'AN.

Quelque peu de bonheur illumine la terre ;  
C'est le jour que l'on chôme ici-bas comme aux cieux ;  
C'est le jour que l'enfant de la pauvre chaumière  
Appelait de ses vœux.

Souvent, et de bien loin, cet ange, à son aurore,  
Mesurait le sentier qui mène au nouvel an ;  
Impatient, naguère il redisait encore :  
Est-ce aujourd'hui, maman ?

Colombe que le temps n'a pas encor fétrié,  
Hélas ! tu ne sais point où tendent tes désirs :  
Oh ! si tu connaissais combien dure la vie,  
Ce que sont les plaisirs !

Aujourd'hui tes yeux noirs rayonnent d'allégresse ;  
Demain, demain peut-être, ils verseront des pleurs.  
Prends garde, cher enfant, car l'épine qui blesse  
Se cache sous les fleurs.

Des langes au cercueil connais-tu la distance ?  
Sais-tu le prix d'un an qui s'écoule ici-bas ?  
As-tu vu s'effeuiller les roses de l'enfance?...  
Regarde, et tu verras.

Autour de toi, petit, que de grâces fanées !  
De jour en jour, le front de ta mère est moins beau ;  
Chaque ride est un coup porté par les années,  
Uu pas vers le tombeau.

Le temps semble immobile à ton âme innocente ;  
Mais ne le vois-tu pas courir comme un géant ?  
Il nous presse, il nous pousse, et, de sa faux stridente,  
Il frappe à tout instant.

Le temps, c'est l'onde amère, emportant vers la rive  
Quelques débris épars des naufrages humains ;  
C'est le flot irrité, la vague fugitive  
Où flottent nos destins.

C'est l'aigle dont le vol ne laisse aucune trace,  
L'aigle dont le regard brûle du haut des airs,  
Dont les serres de feu, s'entr'ouvrant dans l'espace,  
Embrassent l'univers.

Pauvre enfant, que l'on berce au doux seuil de la vie,  
Ne dis plus à l'hiver d'accélérer son cours ;  
Laisse aller lentement la chaîne qui relie  
Les plus beaux de tes jours.

Z. MAYRAND.

—*Courrier du Canada.*

## SCIENCE.

### Les nations à l'Exposition Universelle de Londres en 1862.

#### L'ANGLETERRE ET SES COLONIES.

Les expositions de l'industrie sont une idée française. Le Directeur les avait imaginées, le Consulat et l'Empire leur donnèrent leur premier relief ; elles se bornaient d'abord à rassembler les produits de la France, respectant les frontières comme des barrières infranchissables. Mais, à mesure que le commerce extérieur unissait les peuples, on éprouvait le désir de comparer non-seulement les produits des diverses parties d'un même territoire, mais ceux des territoires et des nations qui, chaque jour, échangeaient entre elles leurs richesses : ce fut encore la France, qui, au lendemain de la révolution de 1848, eut la pensée de convier tous les peuples à une exposition universelle. Le projet n'aboutit pas, et l'honneur de le mettre pour la première fois à exécution revint à l'Angleterre. Depuis l'année 1851, où 17,000 exposants se pressaient à Londres dans le palais de Cristal, le succès de ces grands concours a donné à plusieurs peuples l'ambition d'en instituer à leur profit ; mais le seul qui soit véritablement digne du nom d'universel, a été l'exposition de Paris qui, plus heureuse encore que celle de Londres, a réuni, en 1855, 21,000 exposants. L'Angleterre, qui paraît vouloir rendre décennales chez elle ces solennités, a ouvert une troisième exposition universelle cette année, et le succès a encore été complet. Si la foule des visiteurs s'est trouvée un peu moindre qu'on ne l'espérait, les exposants ont montré une grande ardeur ; ceux de France, de Belgique, d'Allemagne, d'Autriche, de Russie étaient deux fois plus nombreux qu'en 1851 ; ceux de Hollande et d'Espagne l'étaient trois fois plus. Hors d'Europe, des pays encore inconnus dans ces fêtes de la civilisation, s'y étaient fait introduire sous le patronage de la marine anglaise : Costa-Rica, Haïti, le Brésil, l'Uruguay et le Pérou, l'Afrique centrale, Madagascar, Siam, la Chine, le Japon ; les colonies anglaises brillaient dans le concert, auquel manquaient seuls les Etats-Unis, à peine représentés de nom par une soixantaine d'exposants, venus pour la plupart de New-York.

Il ne faudrait pas abuser de cette bonne volonté. Les manufacturiers et les industriels se rendent aux expositions pour faire connaître leurs produits, pour donner à leur maison le relief d'une récompense ; mais ce sont pour eux des réclames coûteuses ; on pare toujours sa marchandise, on s'ingénie à créer des modèles nouveaux qui, sortant du genre usuel, sont souvent d'une vente difficile ; enfin, malgré les franchises de transport données par les gouvernements, les frais d'emballage, de surveillance, quelquefois la détérioration des objets sont de lourdes charges. De pareils sacrifices, en se multipliant, finiraient par grever les frais généraux plus qu'ils ne profiteraient à l'augmentation de la clientèle et dégoûteraient les exposants. Aussi les périodes de dix ans valent-elles mieux que celles de cinq, qui ne laissent pas un intervalle de temps assez long pour le renouvellement des chefs de maison et pour le perfectionnement des procédés. Pourquoi Londres et Paris, qui sont les deux grandes capitales de l'industrie, ne s'entendraient-elles pas pour alterner de dix ans en dix ans ? Libre aux autres Etats d'ouvrir de leur côté d'autres expositions qu'ils chercheraient à rendre universelles ; libre même à la France et à l'Angleterre d'avoir à des époques plus rapprochées des expositions nationales ; mais le retour des grandes solennités n'ayant lieu

que tous les dix ans, préviendrait la fatigue et assurerait la durée et l'éclat d'une généreuse pensée et d'une utile institution.

Rassembler dans une même enceinte les produits les plus divers du monde entier, appeler chaque peuple à montrer tout ce qu'il peut donner, tout ce qu'il sait faire, et à voir lui-même de ses yeux ce que les autres peuvent lui fournir et lui apprendre, c'est rapprocher par un lien nouveau les nations et faire un pas de plus vers l'unité morale à laquelle tend la civilisation moderne et à laquelle le commerce contribue puissamment : on ne saurait avoir trop de sollicitude pour l'avenir d'une telle institution.

On considère parfois ces expositions comme des arènes dans lesquelles des industries rivales viennent se livrer bataille. Sans doute, il y a une lutte, lutte d'honneur sur plus d'un point entre les grandes nations manufacturières, entre la France et l'Angleterre, par exemple. Mais les perfectionnements passent assez promptement aujourd'hui d'un pays à un autre, tant que les capitaux ne manquent pas, pour que dans la plupart des cas il n'y ait que des différences légères ; la palme obtenue par le voisin stimule l'amour propre en même temps qu'elle éclaire le vaincu, sans que sa défaite entraîne les désastreuses conséquences que des esprits chagrins lui attribuent. Battu sur le champ d'honneur, il reste maître du terrain national dans lequel il est abrité comme derrière les remparts d'une forteresse, par les transports, par les habitudes des consommateurs, par les douanes enfin qui, condamnées à titre de protection, doivent subsister pour l'égalité de répartition de l'impôt. Si c'est une lutte, c'est donc tout au moins une lutte à armes courtoises, un exercice par lequel l'un se perfectionne tandis que l'autre triomphe. Mais c'est surtout une réunion pacifique, je dirais presque un concours d'assistance mutuelle dans lequel chacun met au service d'autrui ses productions et son travail ; pendant plusieurs mois se trouve réuni au même lieu ce qui est dispersé le reste du temps sur tout le globe et souvent ignoré : tous ceux qui ont quelque intérêt ou quelque curiosité sont invités par la publicité à venir eux-mêmes au rendez-vous général, où ils embrassent d'un coup d'œil le monde commercial et peuvent en quelques jours en faire la visite d'une manière plus instructive et plus sûre que s'ils entreprenaient de le parcourir en plusieurs années d'un pénible voyage.

C'est ce caractère qui nous a principalement frappé lorsque nous visitâmes cette année le palais de Kensington, où les pays lointains se trouvaient en grand nombre, offrant aux nations industrielles de la vieille Europe leur coton, leurs bois, leurs matières premières de toute espèce, et c'est ce caractère que nous voulons essayer de reproduire, en marquant l'état et la distribution des manufactures, la nature des produits, les ressources principales de l'exportation, et en esquissant, pour ainsi dire, la physionomie de chaque nation considérée dans son industrie et son commerce.

#### I.—L'ANGLETERRE.

Si l'Angleterre avait été désireuse d'élever à son industrie un trophée digne de sa véritable grandeur, elle aurait pris les échantillons de ses houilles et de ses minerais de fer, et en aurait construit, à la porte d'entrée, sous le dôme oriental, un arc de triomphe, témoignage d'une richesse plus solide et d'une puissance de production infiniment plus grande que l'ambitieuse pyramide d'or dressée par la colonie de Victoria. L'Angleterre s'est montrée sous ce rapport trop modeste : elle a relégué les trésors de ses mines dans un coin du palais, derrière ses colonies, comme si elle eût craint d'étaler du charbon et de la rouille au milieu des parures de l'industrie. C'est une coquetterie déplacée : nul ne doit rougir de son métier, l'Angleterre moins que toute autre nation, car elle sait trop bien compter pour ne pas apprécier à leur juste valeur les merveilleux instruments que son sol recèle.

Il suffit de jeter un instant les yeux sur les cartes qui tapissent les murs dans la salle des mines, pour comprendre ce qu'elle doit à ses richesses souterraines. Partout où la terre fournit le charbon, les fabriques se sont formées et groupées ; la mine les a en quelque sorte fait éclore. En mettant le doigt sur les teintes noires qui représentent les bassins houillers, on est certain de toucher les principaux centres de la production manufacturière. Au nord, ce sont : Dundee, Abroath, Glasgow, Sterling, dans le bassin écossais, qui du golfe de Forth à celui de la Clyde, traverse toute l'Ecosse et fournit par an une fois et demie autant que la France entière ; et pourtant, ce n'est qu'un des moindres groupes. Celui de Newcastle, qui occupe la vallée de la Tyne, et s'étend jusque dans le *border* écossais, donne deux fois plus en y comprenant le petit bassin de Whitehaven, situé sur la côte méridionale du golfe de Solway. Celui du centre, deux fois plus riche encore, embrasse, entre la Dee et l'Umler, dix comtés dont le sol tout entier repose sur de profondes assises de houille ; aussi est-ce sur ce sol que se sont élevées les villes de Leeds, de Sheffield, de Nottingham, de

Birmingham, de Paisley, de Preston, de Manchester, de Liverpool, d'Halifax, de Rochdale, et que s'accroît chaque jour la plus active tribu de travailleurs qui existe dans le monde. Le quatrième groupe, dans le sud du pays de Galles, ne rend pas autant que le premier, mais il est le plus riche en minerais de fer et possède la fameuse usine de Merthyr-Tydvil, qui produit à elle seule 100,000 tonnes de fer, le quart de ce que rendent tous les hauts-fourneaux et feux d'affinerie de la France. 300 millions de tonnes de houille et près de 4 millions de tonnes de fonte, voilà les chiffres que peut citer avec orgueil l'Angleterre; elle peut ajouter que la proximité des gisements de nature diverse, l'abondance du minerai et des matières réfractaires lui assurent à des prix très-bas les deux premiers éléments de toute grande industrie: ce qui compose les outils et machines et ce qui les fait mouvoir, la fonte et le charbon. Elle a été de ce côté si bien dotée par la nature, que, malgré la prodigieuse consommation qu'elle en fait elle-même, elle peut encore exporter par an plus d'un million de tonnes de fer ou d'acier, et près de huit millions de tonnes de houille. Les mines de Newcastle alimentent des usines dans le monde entier, jusqu'au cap de Bonne-Espérance et jusqu'à Melbourne; les paquebots même qui sillonnent les mers de Chine consomment du charbon d'Angleterre qu'ils prennent dans les entrepôts de Ceylan.

Les fers anglais brillent plus par le bon marché que par la qualité; mais avec les fers et les aciers bruts de la Suède, l'Angleterre fabrique de magnifiques aciers fondus. C'est un de ses enfants, un simple ouvrier, qui a le premier imaginé, dans le siècle dernier, le procédé de la fusion, et qui, en établissant son usine près de Sheffield, a fait la grande fortune de cette ville; l'Angleterre et Sheffield conservent une réputation méritée, et l'usine, créée par Benjamin Huntsman, exploitée aujourd'hui par un de ses descendants, est encore au nombre des plus estimées. Les tiges de piston, les bielles des maisons Bessemer, de Londres, et Naylor, de Sheffield, prouvent à quel haut degré de perfection cette industrie est parvenue; le grain est d'une finesse remarquable et le poli, défie celui des miroirs; les canons d'acier foré, dont presque tous les peuples de l'Europe ont tenu à envoyer des échantillons, afin que les amis de la paix ne s'abandonnassent pas trop à leurs illusions au milieu de la fête de l'industrie, sont un des triomphes des aciéries anglaises; mais je leur préfère beaucoup les grosses cloches dont le son est si pur: si l'acier doit envahir le domaine dans lequel le bronze s'est retranché, je souhaite que les besoins du marché lui fournissent l'occasion de meubler plutôt les églises que les bastions. Ces canons rivalisaient d'élégance et de grosseur: il y en avait en acier rubané, il y avait des canons revolvers; il y avait surtout un canon monstrueux, exposé par la compagnie des fers de Liverpool, qui lance des boulets de 136 livres et brise en éclat des plaques de fer de 12 centimètres à la distance de 200 mètres. Mais l'expérience nous apprend que ces engins gigantesques ou bizarres ne sont pas toujours les plus redoutables à la guerre; en Angleterre, ce sont des usines privées qui les exposent, comme on expose en France des enclumes ou des marteaux, et les directeurs de ces usines n'ont pas toujours la science d'un général: sans la posséder moi-même, je doute fort que des affûts de campagne en fonte, comme j'en ai vus, soient jamais pris au sérieux.

On ne peut nommer l'acier et Sheffield sans parler de la coutellerie et de la quincaillerie. Ce sont deux des plus beaux fleurons de la couronne industrielle de l'Angleterre, et c'était une des parties les plus curieuses, quoique peu variée, de son exposition. Couteaux, canifs, ciseaux, rasoirs, aiguilles, plumes de fer, ressorts de voitures et ressorts de crinolines, enclumes et pics, limes et râpes, outils de toute dimension et de tout genre, séduisaient l'œil par la finesse de la matière première et par le soin avec lequel étaient traités les moindres détails de la fabrication. Sans doute, les produits avaient revêtu leur plus belle parure pour paraître sous les vitrines de l'exposition. Mais ce n'était pas une simple parure d'emprunt qui ne sert que pour la montre; dans le commerce, ces qualités sont précisément celles qui distinguent les articles de quincaillerie et de coutellerie anglaises. En général, Sheffield fabrique et Londres vend. Sheffield, à elle seule, comptait 40 exposants qui, la plupart, possèdent de vastes établissements; les autres villes, Cannock, Nottingham, Glasgow, Birmingham, qui font aussi des outils, n'ont sous ce rapport qu'une importance fort secondaire.

L'abondance et le bon marché du fer permettent à l'Angleterre de substituer ce métal au bois dans une foule de cas, et de l'employer sous mille formes diverses pour la construction. Dans les rues, sur les places publiques, on le prodigue sans respect pour le goût; allez à Glasgow, à Manchester, et vous serez certainement choqué de voir ces grilles massives, ces candélabres monstrueux, ces bornes faits d'un métal utile à la civilisation, mais ingrat pour l'artiste. A Londres, on a été jusqu'à paver une rue de la Cité en

plaques de fonte. Treillages, berceaux, râteliers, garnitures d'écurie, poteaux de télégraphe et clôtures de champs, toitures et cloisons pour docks ou chantiers, se font en fer peint ou galvanisé; ce métal dispute énergiquement en Angleterre les positions que le zinc lui a déjà enlevées en grande partie sur le continent. La tôle et la fonte, vernissées ou émaillées, occupaient aussi une place importante surtout pour salles de bain et pour cabinets d'aisances. Nos voisins attachent une grande importance à cette dernière partie du bâtiment, et il faut avouer que sur ce chapitre ils sont nos maîtres par la disposition générale, je dirais presque par l'élégance, et surtout par l'abondance des jets d'eau. Au XVIIIe siècle, un voyageur anglais se plaignait de la malpropreté infecte de ces réduits dans les hôtels de France; nous avons gagné sous ce rapport, pas assez cependant pour ne pas choquer encore parfois la délicatesse anglaise.

A la fonte de fer se rattachent les cuisines portatives, fourneaux à la houille, fourneaux économiques de toute espèce, par suite les casseroles et toute la chaudronnerie. C'est encore un des côtés par lesquels brille l'Angleterre. Elle a imaginé les fourneaux à la houille et n'en emploie pour ainsi dire pas d'autres. Sa chaudronnerie doit sa réputation à la solidité et à la bonne fabrication plus qu'à l'élégance et à la légèreté; mais les Anglais aiment que les objets de ménage soient de longue durée, et le succès de leur exportation montre qu'ils ne sont pas seuls à penser ainsi. Je crois cependant qu'on pourrait trouver un terme moyen entre la fragilité de quelques-uns de nos ustensiles et le poids des leurs. Que perdraient les pelles et les pincettes à être moins massives?

J'ai dit que la fonte de fer se prêtait mal aux formes artistiques; les preuves abondaient dans l'exposition anglaise; du côté de l'ameublement, avec les lits de fer, dont les lourds ornements semblaient encore alourdis par la dorure; dans le transept du sud-est, avec les chaires, les escaliers, les façades gothiques. Il est cependant une remarquable exception: la Compagnie de Coalbrookdale, dans le Shropshire, sait donner à ses fontes un moelleux qui les ferait prendre de loin pour du bronze. Ses modèles sont en général bien choisis et d'une large exécution: je citerai, entre autres, un groupe inspiré par le Penseur de Michel-Ange, et représentant la paix et la guerre, et certaines statues d'enfants qui ont une grâce charmante. C'est une industrie qui peut rendre de grands services à l'ornementation architecturale; toutefois, malgré ses progrès, elle a encore et aura longtemps des limites qu'elle ne doit pas chercher à dépasser: quand elle fait des candélabres pour appartement ou pour antichambre, elle choque, parce que l'objet, vu de près, ne peut dissimuler sous l'ampleur des formes la sécheresse de la matière. De ce côté, l'avantage reste encore à la France: Durenne est supérieur à la Compagnie de Coalbrookdale.

La nature n'a pas donné à l'Angleterre la pierre de taille dont s'enorgueillit Paris; mais en revanche, elle lui a prodigué l'argile, et l'Angleterre a bâti toutes ses villes avec son fer et ses briques. Aussi, dans aucun pays l'industrie des poteries et ouvrages de terre, comme les appellent nos voisins, n'a pris de pareils développements. Le ciment de Portland, qui se fabrique avec la craie et l'argile de la Tamise, occupe le premier rang; il est fort recherché, même sur le continent, et coloré de diverses manières par des oxydes métalliques ou du granit: il se prête à l'ornementation. Les grès vernis et non vernis sont également renommés, et servent à faire des cheminées, des cornues, des serpentins, des conduites d'eau ou de gaz. Les poteries vernies fournissent des tuiles de couleurs variées pour toiture, des revêtements de murailles, des panneaux, des pavés en mosaïque; l'exposition en possédait un grand nombre, depuis les dessins les plus communs jusqu'aux plus riches. C'est à M. Owen Jones, le constructeur de l'Alhambra au palais de Sydenham, qu'appartient le mérite d'avoir éveillé chez ses concitoyens le goût d'une ornementation si bien appropriée à un pays qui est condamné par son climat à n'user qu'avec beaucoup de sobriété des ressources de la sculpture, et où le brouillard et la fumée noircissent promptement les surfaces mates. Les fabriques du Shropshire, qui s'étaient réunies au nombre de huit pour exposer leurs produits, se distinguaient dans ce genre par le goût, la variété, et par une sage imitation des formes antiques.

La peinture sur verre a quelque analogie avec les mosaïques et contribue aussi à l'ornementation architecturale; les Anglais, qui la font servir non-seulement aux temples, mais aux édifices civils, la cultivent avec succès; ils avaient en ce genre plus de trente exposants. Quelques-uns avaient su saisir et reproduire avec un rare talent les types naïfs et les teintes sombres du XIIIe siècle.

Les constructions navales tenaient une large place: un tel honneur leur était bien dû. Il y avait des modèles et des coupes de navire en tout genre; les carènes profondes et effilées des clippers étaient en majorité; l'hélice à deux branches triomphait, surtout

dans les navires de guerre : car l'Amirauté n'avait pas dédaigné de figurer à l'exposition ; elle avait même envoyé une fort curieuse série de modèles qui permettaient de suivre les progrès de l'art naval depuis le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, et, comme dernier spécimen de l'art moderne, une coupe de la cuirasse du *Warrior*. Sur ce point, la France aurait pu rivaliser, et la *Gloire* n'aurait pas eu à rougir d'une comparaison ; des hommes du métier disent même, et je serais volontiers porté à les croire, que le système de nos vaisseaux cuirassés est jusqu'ici supérieur. Mais attendons ; nous ne sommes qu'au début, et la triste émulation qui pousse les États à perfectionner sans cesse les instruments de guerre est trop bien servie par les progrès de l'industrie pour s'arrêter en si beau chemin. J'avoue mon faible et peut-être mon erreur : j'aimerais mieux que l'activité de l'homme se tournât de tout autre côté : je songe à la barbarie quand je vois ces gros canons et les navires qui les portent, quelque artistement fabriqués qu'ils soient ; je songe, au contraire, à la civilisation quand je vois ces steamers à fond plat qui, destinés à la navigation du bas Indes, transforment en une route de commerce un fleuve jusqu'ici rebelle, ou quand je vois un ingénieux modèle de sauvetage que j'aurais bien envie de décrire si l'espace me le permettait ; et je suis beaucoup plus porté à adresser mes remerciements à M. Pearse et à M. But qu'à l'Amirauté anglaise.

A l'extrémité occidentale du palais de Kensington, s'étendait à perte de vue une immense galerie dont l'Angleterre occupait à elle seule plus des trois quarts ; elle s'était fait la part du lion, un peu par égoïsme, disent de mauvais langues, mais surtout, j'en suis convaincu, par la force même des choses. La Grande-Bretagne est par excellence le pays des machines. Il n'est pas sur le globe de contrée qui possède autant d'ateliers de construction, autant d'usines et de manufactures dont la vapeur est l'âme et dont les hautes cheminées de briques vomissent incessamment dans l'air une épaisse et grasse fumée de houille. Les demandes pour exposer devaient être fort nombreuses, et la proximité des lieux les encourageait : le peuple, sur le sol duquel a lieu l'exposition, jouit sous ce rapport d'un grand avantage. Aussi les machines anglaises se pressaient-elles sur quatre ou cinq files. Aux heures où la vapeur mettait en mouvement les appareils, l'annexe retentissait d'un bruit infernal ; on se serait cru transporté tout d'un coup au milieu d'une des plus actives fabriques du Lancashire, si la foule, à travers laquelle on se frayait péniblement un passage, n'eût rappelé au visiteur qu'il assistait à un spectacle et non à un travail régulier.

Il y avait des machines à vapeur de toute espèce et de toute dimension : machines pour bateaux, machines fixes, locomotives. La place d'honneur appartenait à la machine de 800 chevaux que la maison Maudslay et Comp. avait fabriquée pour le vaisseau cuirassé *Vuliant*. Les constructeurs anglais travaillent pour le monde entier ; ils font des locomotives pour la plupart des pays d'Europe, pour l'Égypte, pour l'Asie ; une usine de Manchester expédie pour le Chili des stations en fer de toutes pièces.

Les machines fixes qui donnaient le mouvement étaient en général d'une construction simple, avec le corps de pompe horizontal : ce sont décidément celles que l'industrie préfère.

Comment se diriger au milieu de ce chaos de machines qu'il est impossible de signaler toutes, et qui, presque toutes cependant, représentent un progrès ou un tour de force, un auxiliaire nouveau ou plus puissant pour l'homme dans sa lutte contre la matière ? Il y en a qui sont vraiment merveilleuses et devant lesquelles l'habitude émue seule l'admiration. Je ne parle pas seulement de ces pompes gigantesques qui vomissent des torrents et devant lesquelles s'arrêtait la foule ébahie.

Je songe surtout à ces monstrueux outils qui servent à percer, raboter, planer, tourner le fer, et à l'aide desquels l'ouvrier se rend maître comme le menuisier de son bois. Il faut des marteaux-pilons, tels qu'en exposait Morrison, de Newcastle, pour préparer des arbres de couche de près d'un mètre de diamètre, comme en avait envoyé la compagnie du fer et de l'acier de la Mersey. Ce sont là des travaux de géants, sur lesquels Vulcain aurait usé en vain la vigueur de ses Cyclopes, et qui s'accomplissent avec facilité, quelquefois presque sans bruit ; ces lourdes machines semblent même y mettre de la délicatesse et une certaine élégance.

Des machines du même genre sont appliquées au bois et débitent la menuiserie en grand ; mais elles étonnent moins, quoiqu'elles aient bien leur mérite quand elles peuvent, comme celles de Geeves, d'Islington, se transporter dans les forêts, scier les arbres sur pied et les débiter en planches, épargnant au bûcheron un travail pénible.

Les Anglais, qui font un grand usage de briques et de poteries, sont plus avancés que nous dans la construction des machines qui servent à les fabriquer. Il y en avait entre autres, à l'exposition,

une fort belle qui, mue par la vapeur, peut se transporter à volonté, et donne par jour 75,000 briques.

Je citerai encore quelques machines à faire la glace, une machine électrique à l'usage des mines que nous avons déjà vue, en 1855, à Paris, mais dont l'emploi présente des difficultés ; de grands et beaux moulins à broyer la canne ; des épurateurs à force centrifuge pour les sirops ; un magnifique moulin à huile de Martin Samuelson, de Hull ; des ventilateurs, des grues, des presses à imprimer, et surtout le modèle de la presse gigantesque du *Daily Telegraph*, une très-ingénieuse machine à fondre les caractères, une machine à composer, et une autre à distribuer les caractères, qui, bien que fort ingénieuse aussi, me paraît trop délicate pour jamais réussir ; d'immenses machines pour la fabrication du papier. Ces dernières sont faites pour employer les fibres végétales, que, dans la disette de chiffons, les Anglais demandent à tous les aloés et roseaux de leurs colonies ; de ce côté, la réussite est certaine, les produits obtenus sont de bonne qualité, et la puissance des machines est telle qu'on en obtient jusqu'à 122 kilomètres de papier dans les vingt-quatre heures. J'en passe beaucoup et de fort importantes, entre autres les belles machines agricoles qui occupaient l'annexe orientale ; mais il faut se borner dans cette énumération, dont la lecture doit être aussi monotone que la visite sur les lieux fatigante.

La fabrication de ces machines, qui ne peut avoir lieu que dans de vastes ateliers, se concentre dans les grandes villes manufacturières et dans les principaux ports. Au premier rang figurent Manchester et Liverpool, avec leurs nombreux satellites semés dans tout le Lancashire, Oldham, Rochdale, Preston. Puis, dans le comté d'York, les cités du West-Riding dont Leeds est la reine, mais qui comptent encore Halifax, Bradford, Wakefield, Sheffield, et dont Hull est le port ; au centre, Nottingham, Derby, Leicester, Coventry, Birmingham. Ces trois groupes, voisins les uns des autres et réunis par des canaux et des voies ferrées, ne forment, pour ainsi dire, qu'une immense usine où résonne sans cesse le marteau et où l'imagination des Grecs aurait certainement placé l'autre de Vulcain. À l'est, se détachent Bedford, Norwich et Ipswich, sur la mer du Nord ; à l'ouest, Bristol, en face de l'Atlantique ; au sud, sur la Tamise, les nombreux ateliers de Londres et de Greenwich, d'où sortent les ouvrages les mieux finis et auxquels s'ajoute l'arsenal de Woolwich. Dans le nord, l'Angleterre possède encore le groupe important de Newcastle ; l'Écosse a celui de Glasgow avec Paisley, qui a la réputation de travailler à bon marché ; celui d'Edimbourg avec Leith, de Dundee avec Perth. L'Irlande a aussi quelques usines à Dublin et à Belfast. Les machines agricoles se fabriquent principalement dans les comtés de l'est.

Reste une dernière classe de machines, celle qui concerne la filature et le tissage. Elle occupe dans l'exposition une place aussi large que dans l'économie politique de l'Angleterre et dans la richesse du pays. C'est tout un monde ; pour pénétrer dans le détail et faire connaître l'état exact des perfectionnements, il faudrait un volume. La préparation du chanvre et du lin offrait cependant peu de nouveautés ; la laine signalait avec plus d'avantage ; elle intéressait surtout par le tissage ; car c'est pour elle principalement que bat le métier Jacquart dans lequel l'expérience et la variété des produits amènent chaque jour des modifications. Je signale en passant un grand métier faisant des tapis avec cinq couleurs différentes à la chaîne, une ingénieuse disposition de broches qui non-seulement soulèvent et abaissent les lames, mais opèrent par un mouvement automatique le changement de huit navettes. C'était sur le coton que s'était porté cette année le principal effort des ingénieurs. Une grande question, en effet, leur était posée : à défaut des belles et longues fibres, de qualité soutenue, que l'Amérique ne fournit plus, comment faire pour tirer parti des cotons plus grossièrement traités qu'envoie l'Inde sous le nom de coton Surat ? Les machines abondaient : machines à égrener, ouvreuses, batteurs, cardes en gros et en fin, bannes à broches, métiers renvidés, et j'en aurais peine à citer tous les constructeurs qui se disputaient l'honneur d'avoir résolu le problème. Dans le nombre, j'ai distingué, à côté des frères Platt, Walker, de Bury, Heterington, de Manchester, et surtout Dobson, de Bolton, qui, à l'aide de légères modifications, adaptait au coton Surat des machines disposées pour le Géorgie longue-soie et le coton égyptien. En réalité, si on en juge par les produits obtenus, le problème est résolu et l'honneur partagé ; mais la transformation est coûteuse, et, dans l'incertitude des événements, la majorité des manufacturiers attend.

Ce qui pourra les décider, ce sera le soin qu'on apportera dans l'aide à la cardette et à l'égrenage. Aussi les machines à égrener, machines à la main et à la mécanique, étaient-elles nombreuses, et en général d'un travail simple et satisfaisant. Quelle

différence entre ces outils intelligents et les grossiers instruments de bois dont se servent encore aujourd'hui les Indiens, et qui paraissent à peine dégradés par la hache d'un sauvage!

La gravure des rouleaux à impression concerne plus particulièrement les cotonnades. Aux pantographes qui sont depuis longtemps en usage, je préfère beaucoup une machine qui, quoique d'origine française et déjà employée à Wesseling chez M. Gros-Osier, s'était glissée, à l'aide d'un brevet anglais, dans l'exposition britannique. Cette machine est mue par l'électricité, un rouleau type dont le dessin est enduit d'une résine oléante, forme en tournant ou interrompt le courant et commande le mouvement des pointes : avec quelques perfectionnements peut-être, cette machine est appelée à détrôner toutes les autres.

Les produits de la filature et du tissage occupaient toutes les galeries du sud : c'est encore une des gloires de l'industrie anglaise et une des sources les plus abondantes de sa richesse. D'abord les fils, cordages et câbles, puis les grosses toiles, tissus de jute, de lin et de chanvre. Le jute pénètre de plus en plus dans la consommation ; plusieurs maisons de Dundee en font non-seulement des sacs, mais des tapis en pièce qui ne sont pas d'un mauvais usage, et dont quelques-uns ne valent que 3 fr. le mètre ; des paillassons, brosses et autres articles de même nature, pour lesquels cette fibre lutte sans désavantage avec le chanvre, et coûte plus de moitié moins. Les toiles fortes font toujours modeste figure dans une exposition, et sont éclipsées par l'éclat des fantaisies qui attirent les yeux ; elles constituent pourtant une puissante industrie qui fait ses affaires par millions, et dans laquelle l'Angleterre excelle : des maisons telles que celle de Walker, d'Abroath, ou des frères Wilson, de Whitehaven, qui n'exposent que quelques pièces presque cachées dans un coin de la galerie, sont infiniment plus importantes que beaucoup de manufactures qui étaient pompeusement de brillantes soieries. C'est à Abroath, à Forfar, à Dundee, à Newcastle, à Hull, à Whitehaven, dans l'île de Man que sont les fabriques ; Leeds est le centre de la filature. Les toiles fines ont leur siège principal en Irlande, quelque peu à Limerick, beaucoup à Belfast. Les manufactures y sont très-nombreuses, et on y fait une grande variété d'étoffes de lin, depuis les draps de lit jusqu'aux mouchoirs de batiste. Le linge de table occupait une grande place à l'exposition, et les services ouverts et damassés soutenaient, par quelques échantillons, leur renommée, quoique les qualités médiocres dominassent ; les Irlandais sont passés maîtres en matière d'apprêt et de blanchiment, mais ils ont le défaut d'écraser trop le grain au calendrage. Leurs toiles imprimées pour robes ou pantalons, leurs imitations de nankin, leurs coutils et surtout leurs coutils chamois, méritent d'être signalés. Belfast a l'habitude et la science de l'exportation ; elle accommode ses produits au goût des consommateurs étrangers, et possède des types divers pour la France, pour les Indes occidentales, pour l'Amérique du Nord, envoyant sur chaque marché non pas précisément ce qu'aime les Anglais, mais ce que préfèrent les acheteurs auxquels la marchandise est offerte : c'est une leçon pour nos fabricants. Après l'Irlande, les fabricants de Dunfermline, de Kirkcaldy et de tout le comté de Fife, méritent au moins une mention.

Manchester est pour les cotonnades ce qu'est l'Irlande pour les toiles fines ; avec ses satellites de Lancashire, parmi lesquels brillent Blackburn, Bolton et Preston, elle fournit plus que tous les autres comtés réunis de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande. Mais comme l'industrie du coton occupe à elle seule, dans le Royaume-Uni, 32 millions de broches et 350,000 métiers à tisser, il y a encore, après Manchester, place pour de riches manufactures : Glasgow, Paisley, Carlisle, Halifax, Leicester, Derby, Milledon, Chesterfield, Coventry figuraient avec honneur dans le concours. C'est moins dans les qualités fines que dans les articles ordinaires qu'est le triomphe des manufacturiers anglais ; ils savent ne pas dédaigner les articles communs, et quelquefois ils descendent bien bas, mais toujours en se conformant au goût de ses clients : pour l'Inde et l'Afrique, elle fabrique des étoffes grossières où des peons à longue queue s'étalent sur des fonds d'un rouge foncé, et qui rappellent les rideaux de lit de nos campagnes. Il ne faut pas croire cependant que tout soit de mauvais goût : les Anglais sont très-habiles dans la teinture, témoins les délicieuses toiles mauves qu'exposait Butterworth, les beaux calicots chamoisés et gautrés que marbrait la maison Dawhurst vend aux rouleaux, les moirés violets et marbrés ou rayés de Lockett fils. Quant ils sont bien servis par leurs dessinateurs, nos voisins obtiennent des étoffes de fantaisie

qui ne le cèdent guère aux chefs-d'œuvre de Mulhouse. L'Angleterre est certainement dans la voie du progrès ; sachons, loin de nous en alarmer, nous glorifier de lui imposer ainsi les lois de notre goût.

Les lainages présentent une variété pour ainsi dire infinie, depuis les lourdes étoffes feutrées jusqu'aux légères mousselines ; à la laine du mouton se mêlent le poil de chèvre, celui du chameau, de l'alpaca et de la vigogne qui, avec le coton et la soie, ouvrent un champ illimité à la création des articles de fantaisie. L'Ecosse montrait des échantillons d'une petite industrie qui résiste encore devant les empiétements de la mécanique : les bas de laine que les paysannes des hautes terres tricotent de leurs mains ; le grand commerce s'en est emparé et en expédie aujourd'hui en Amérique et en Australie. Mais l'Ecosse a depuis longtemps de grandes manufactures qui, peu à peu, attirent la population de ses montagnes ; même dans le nord, Inverness fait des tartans, des tweeds, de grosses étoffes à carreaux et à raies pour pantalons et paletots ; au midi, à Perth et à Edimbourg, à Glasgow et dans les environs jusqu'à Paisley et Stirling, il y a des fabriques pour faire toute espèce de tissus de laine. On classe ces tissus en deux genres, assez distincts quoique l'un empiète parfois sur l'autre, les lainages foulés, qui constituent la draperie et les tissus ras. La draperie, qui est la plus ancienne en date, a toujours l'avantage de la beauté et de la force ; c'est la grande fabrication. Leeds et Huddersfield s'y distinguaient, la première par la variété de ses articles légers et contrants pour hommes et pour femmes, et même par quelques draps fins unis ; la seconde, par les belles teintures de toute nuance sur draps forts ou légers, par ses beaux draps à côte chamoisés, et ses riches étoffes à poil qui rappelaient le velours ou le peau de tigre ; Kendal avait de fort bonnes étoffes à carreaux, et un de ses manufacturiers, Wilson, faisait une exposition d'articles à bon marché : bonne pensée, que trop peu d'exposants comprennent. Dans l'exposition des draperies de Londres dominaient ces chaudes et épaisses étoffes de fantaisie à poil ou à côte, qui sont depuis quelques années entrées dans la mode française. Les tissus ras comprennent les flanelles, qui venaient principalement de Rochdale, les mérinos, les popelines et toutes les variétés d'étoffes mélangées : c'est une fabrication qui s'étend chaque jour. Glasgow montrait ses grenadines, des étoffes pour gilets et pour robes de femmes dont les dessins, riches ou simples, étaient en général de bon goût. Paisley l'égalait presque ; ses cachemires, ses dentelles de laine sur crepe de Chine, ses broderies de laine sur châles noirs, sont dignes d'une mention particulière. Halifax avait ses damas de laine, Bradford une belle exposition d'étoffes d'alpaca et de vigogne. Manchester, Dewsbury, Wakefield, Leicester, Witney étaient dignement représentées ; mais Norwich gardait la supériorité : deux de ses manufacturiers avaient, l'un, de magnifiques étoffes, popelines, reps moirés, grenadines, et l'autre des châles d'un dessin parfait.

Nos voisins consomment beaucoup plus de tapis que nous : ils emploient d'ordinaire les tapis en pièce, qui s'accommodent mieux que les autres au travail des grandes fabriques de Kidderminster, de Glasgow, de Kendal, de Durham, d'Halifax, de Lambeth et de Londres ; aussi restent-ils bien au-dessous des œuvres artistiques de nos manufactures, mais ils ont sur nous l'avantage des bas prix. Plusieurs industriels, entre autres Cornelius Turner, de Leeds, font avec le déchet des manufactures de laine des tapis foulés d'un bon marché fabuleux, qui se prêtent fort bien aux dessins algériens, et qui, malgré leur solidité douteuse, se vendent déjà beaucoup en France.

Il y a moins à louer dans les soieries que dans les autres tissus. On remarquait de beaux envois de soies unies, de moirés et de velours ; mais les dessins manquent, la plupart, de sobriété ; les fabricants s'imaginent qu'on peut remplacer le goût par la richesse ; ils jettent sur des fonds clairs d'énormes bouquets de lilas ou de fuchsias de grandeur naturelle ; quoiqu'une de ces robes coûteuses soit destinée à la princesse royale de Prusse, je leur préfère beaucoup les fleurs discrètement estompées en noir et en violet dont Kempstone sème ses moirés gris. Il faut, quand on vise à la véritable élégance, éviter les tons criards. Il est oiseux de tisser des portraits ou des prières sur des rubans : le tour de force n'est pas nouveau, et le produit est trop disgracieux pour qu'on le multiplie ; j'aime mieux les rubans plus simples qu'exposait Coventry. Les Anglais, chez qui l'industrie de la soie s'est développée si rapidement depuis la réforme d'Huskisson, cherchent à étendre encore leur marché, et surtout à lutter, pour les articles de fantaisie, contre la vieille réputation de la fabrique lyonnaise. Malgré le succès de leurs écoles de dessin et le progrès incontestable de leurs modèles, je suis persuadé qu'ils sont loin d'avoir atteint le but : ils n'ont pas encore l'art de marier harmonieusement les couleurs et de fonder les nuances ; dans leurs riches soieries, comme dans tous les travaux qui touchent à Paris, ils copient trop servilement ce qu'ils

veulent imiter. Il y a pourtant des exceptions à faire à cette critique, et c'est ce qui alarme, prématurément sans doute, nos manufacturiers. Dublin a de bonnes popelines d'Irlande, d'un prix modéré; Leek, Macclesfield, ont des foulards qui sont souvent fort loin de la perfection, mais qui se vendent beaucoup sur les marchés étrangers. Londres et Manchester avec ses environs, réunissent à peu près tous les genres; elles exposaient, entre autres articles, de fort belles soieries d'ameublement. Manchester tisse beaucoup à la mécanique; un de ses manufacturiers, Chadwick, obtient non-seulement des unis, mais des façonnés à raies, à petits dessins, et il est parvenu à produire ainsi une gaze qu'il donnait comme le plus fin tissu de soie qui fût jamais sorti d'un métier quelconque.

La dentelle constitue une fabrication particulière. L'Irlande y excelle; ses guipures et ses cols au crochet sont un travail de fée qui rappelle à la fois Venise et Alençon. Le point d'Honiton, qui se fabrique principalement dans le Devonshire et qui se vend à Londres, n'est pas moins beau; mais ces dentelles sont d'un prix très-élevé et doivent plus aux doigts de l'ouvrière qu'à l'art du dessinateur. Nottingham donne au contraire des produits que peuvent aborder les plus modestes fortunes; elle fabrique beaucoup à la mécanique et imite avec habileté le point dit d'Angleterre et la dentelle noire d'Espagne. Le choix des sujets laisse à désirer, et qu'est-ce qu'un rideau représentant une marine? Que les fabricants anglais n'empiètent donc pas sur la peinture; qu'ils comprennent que dessiner n'est pas calquer, et qu'il faut au moins savoir choisir ses modèles et grouper ses motifs.

Après cette grande industrie du tissage, qui a toujours occupé et qui occupera toujours le premier rang parmi les travaux de l'homme, il semble qu'il n'y ait plus qu'à glaner. Il y avait pourtant d'autres industries d'une grande importance. La bonneterie, justement renommée depuis de longues années, est encore sans rivale par la finesse de ses beaux articles, quoiqu'elle les vende fort cher, mais elle soigne trop peu les objets d'une vente courante. La peausserie qui, à cause des relations maritimes de l'Angleterre, puise plus facilement que d'autres aux sources de production, maintenait sa réputation par ses peaux chamoisées, ses peaux d'agneau, et par la teinture de ses maroquins, nuancés de toutes couleurs, depuis le grenat jusqu'au gris. La sellerie était irréprochable, et nos fabricants français auraient encore peine à lutter contre elle; mais la carrosserie, malgré l'estime dont elle jouit, laisse plus à désirer; la main-d'œuvre en est bonne, mais la grâce lui manque, et si la France obtient la même solidité, je ne doute pas que ses formes ne lui méritent la palme. La cordonnerie, qui emploie de bonnes matières, brille plus par la force que par l'élégance. Les portemanteaux ont les mêmes qualités et les mêmes défauts; les nécessaires eux-mêmes, quoique reluisant d'or et d'argent, ont presque toujours quelque chose de massif; il y en a qui sont plus gros que des malles: de pareils articles ne sont pas faits pour tous les voyageurs.

La reliure tient aussi à la peausserie. L'Angleterre peut obtenir et obtient de très-beaux produits; il est certainement impossible de rien voir qui soit plus parfait que la bible de la reine: sévère reliure en maroquin rouge, beaux types, délicieuses photographies des vues de la Terre-Sainte. Mais les relieurs anglais ne suivent pas assez de pareils modèles; ils chargent trop leurs couleurs et se soucient peu de l'harmonie. Dans les reliures à bon marché, ils font usage de papiers et surtout de toiles gaufrées. C'est bien, et déjà la France a imité l'Angleterre de ce côté; mais elle fera bien de ne pas écraser, comme sa voisine, ces couvertures légères sous le poids des dorures. Les caractères d'imprimerie ont une finesse et une élégance aristocratiques: peut-être les types plus nourris de la France ménagent-ils mieux les yeux du lecteur.

À côté des livres et des papiers, étaient classés, dans la même galerie, les instruments de précision. L'Angleterre ne le cède pas aux ingénieurs français: câbles électriques, lampes de sûreté, lunettes, télescopes, chronomètres, boîtes de mathématiques, y figuraient à côté des instruments de chirurgie. Les balances s'y faisaient remarquer; une de celles qui ont obtenu la médaille est sensible à 1/5000 de grain. La photographie, qui envahit tout, s'y étalait avec complaisance; mais je n'ai rien vu en ce genre qui pût être comparé aux belles épreuves de l'exposition française.

EM. LEVASSEUR.  
(Revue Contemporaine.)

(A continuer.)

### Sommaire de la science en 1862.

Les observations et découvertes les plus remarquables en 1862 ont été les suivantes :

**Astronomie.**—Passage de Mercure sur le soleil. L'apparition de comètes et la découverte de nouvelles planètes télescopiques entre les orbites de Mars et de Jupiter ont apporté à l'année leur contingent ordinaire sans aucun caractère saillant.

Les deux faits astronomiques principaux de 1862 consistent dans l'observation de nébuleuses variables et dans la découverte du compagnon de Sirius.

On avait déjà remarqué le changement de forme de la grande nébuleuse d'Orion. Cette année on a constaté la disparition totale et la réapparition de plusieurs nébuleuses.

Le déplacement insolite de Sirius, la plus belle étoile de l'hémisphère boréal, avait fait soupçonner depuis longtemps sa liaison avec un autre corps céleste invisible; cette prévision de la science s'est réalisée. M. Clark, astronome de l'Observatoire de Cambridge (Etats-Unis), a eu la gloire d'observer le premier le compagnon de Sirius. Après plusieurs tentatives infructueuses, il a été revu en France par M. Chacornac, avec le grand télescope à miroir de verre argenté de M. Foucault. Il consiste en une étoile relativement très-petite, qui se trouve éclipcée par l'éclat extraordinaire de Sirius.

**Physique.**—*Paratonnerres.* M. Perrot a montré, par des expériences très-nettes, l'utilité de remplacer les paratonnerres à pointe unique par des paratonnerres à pointe multiples.

*Combustion des poudres à feu dans le vide.* M. Blanchi a prouvé par expérience que la poudre ordinaire, le fulmicoton et la poudre fulminante elle-même, brûlent dans le vide avec une lenteur extraordinaire, à peu près comme l'amadou dans l'air.

*Vitesse de la lumière.* Par un perfectionnement de sa méthode déjà expérimentée il y a dix ans, M. Léon Foucault a obtenu une mesure qu'il croit exacte à  $\frac{1}{500}$  près, remplaçant le nombre 308 millions de mètres par seconde de M. Fizeau, par 298 millions. M. Léon Foucault croit pouvoir aussi corriger la distance du soleil à la terre admise aujourd'hui; mais cette conclusion sera prématurée tant qu'on n'aura pas prouvé que la lumière se propage avec la même vitesse dans l'air que dans le vide.

**Chimie.**—*Effet des mycodermes dans la fermentation acétique.* M. Pasteur a prouvé par une série d'expériences que la fermentation acétique tire son origine des végétaux microscopiques désignés vulgairement sous le nom de *fer de vinaigre*, qui se développent à la surface des liquides alcooliques en s'assimulant l'oxygène de l'air, contrairement à la fermentation alcoolique qui résulte d'un autre végétal microscopique dit *levure*, qui prend son développement au milieu d'un liquide sucré.

**Métaux.** Le *thallium*, nouveau corps simple déjà entrevu par M. Crookes, a été obtenu en lingot par M. Lami, professeur de physique à la Faculté des sciences de Lille. Il donne une raie verte spéciale au spectroscope de MM. Kirchhoff et Bunsen; c'est un métal brillant et mou, ayant beaucoup de ressemblance avec le plomb.

On a découvert, dans le minerai de platine, un autre métal nouveau, dont les propriétés se rapprochent de l'étain. On n'a pas encore reçu de nom.

**Formation d'hydrocarbures par l'arc électrique.** Cette découverte mémorable, et d'un grand intérêt pour la chimie, appartient à M. Berthelot. Il y avait eu cependant quelques précédents. En 1849, M. Archereau, en produisant l'arc électrique dans l'eau, en avait dégagé un corps manifestant, au dire de M. Dumas, l'odeur caractéristique de l'aldéhyde. En 1850, M. Morren, doyen de la Faculté des sciences de Marseille, avait produit des hydrocarbures sous l'influence électrique, en mettant le gaz hydrogène en contact avec les charbons de la pile. Néanmoins à M. Berthelot revient l'honneur d'avoir institué l'expérience qui produit de la façon la plus nette un hydrocarbure gazeux parfaitement défini, l'acétylène.

**Médecine.**—*Substitution de l'acide carbonique à l'éther et au chloroforme comme agent anesthésique.* Pendant longtemps l'acide carbonique a été considéré à tort comme un gaz délétère: c'était un effet dû à l'oxyde de carbone qui l'accompagne souvent. D'après les expériences de M. le docteur Ozanam, l'inhalation de l'acide carbonique est tout aussi efficace que le chloroforme pour déterminer l'insensibilité nerveuse, et n'offre pas le même danger.

—Magasin Pittoresque.

## EDUCATION.

### Réflexions philosophiques et pratiques sur le travail.

L'activité est le caractère de notre époque: le mouvement est partout, dans les sciences, les arts, en haut et en bas de l'échelle

sociale. Il semble que le monde, prévoyant sa fin prochaine, se dépêche de parcourir tous les degrés de tranquillité, de richesses, de guerre et de bouleversement.

La soif du bien-être, l'appétit du succès, l'ambition du pouvoir poussent les hommes dans toutes les directions ; on se conçoit, on se heurte sur toutes les voies sociales ; on ne marche plus, on ne court plus, on se précipite. L'humanité s'agit comme si on l'avait mise dans un milieu raréfié, comme si une immense machine pneumatique allait l'étouffer.

Rien n'a résisté à cette agitation. On a mis le couteau sur la gorge des savants qui ont poussé les sciences à un degré d'avancement prodigieux ; l'industrie s'est aussitôt emparée de leurs découvertes et a communiqué un élan énorme au commerce, à l'échange, aux relations internationales. Nulle entreprise n'a paru trop gigantesque ; nul obstacle n'a semblé assez formidable.

Les gouvernements eux-mêmes ont senti vaciller leur base au milieu de cet entraînement universel ; les audacieux, pour qui la nature créée n'avait plus ni mystères, ni puis-ances, eurent que le monde spirituel devant de même céder à leur action. Ils ne surent pas distinguer entre le muable et l'immuable ; ils s'imaginèrent que les principes étaient susceptibles de progrès et qu'ils pourraient régenter l'ordre moral aussi bien que l'ordre physique. De là ces révolutions politiques qui ont remplacé de nos jours les conquêtes d'autrefois ; de là ce malaise social qui s'est emparé des plus vieilles nations et qui ont fait douter les faibles si le développement excessif de l'industrie n'avait pas lieu au détriment de la morale et des saines maximes politiques.

Que faut-il faire, Messieurs, au milieu de ce mélange de tout, pour distinguer ce qui passe de ce qui est stable, pour s'attacher au progrès réel et ne pas confondre l'ordre matériel avec l'ordre immatériel ?

La réflexion, puis la réflexion, et encore la réflexion.

L'homme qui réfléchit fait de suite le partage du bien et du mal ; il prend tous les faits à mesure qu'ils se présentent ; il les soumet à l'analyse ; il les dépouille de l'homme ; il en recherche la cause, en calcule la portée, en prévoit les suites et sait en tirer un enseignement pratique et individuel, s'il n'a pas de mission publique, moral et politique, s'il est appelé à enseigner ses semblables.

Les savants ont baptisé ce procédé du nom de philosophie ; nous lui restituons son vrai caractère en l'appelant réflexion.

Or, Messieurs, si nous réfléchissons sur ce qui se passe sous nos yeux ; si nous examinons une petite heure cette activité fiévreuse qui emporte notre société moderne vers l'inconnu, qu'est-ce qui frappe l'attention ? Quel est le fait qui s'offre à nos regards ?

C'est la grande place qu'occupe le travail dans cette confusion violente du monde moral et du monde extérieur. Qu'est-ce donc que le travail, ce mystérieux agent de tout résultat, cet unique moyen de progrès, ce signe infaillible de la vie ?

Adressons-nous à l'ouvrier : — c'est, nous répondra-t-il, la sueur qui ruisselle de mes membres fatigués lorsque je tords le fer et que je l'attache au sabot du cheval. Le labourer nous dira : — le travail c'est la fatigue qui me rompt les os, c'est le poids du jour, c'est le pain donné à ma famille et gagné au prix d'efforts sans fin. — C'est l'insomnie, ce sont les déboires, c'est la misère, ce sont les veilles que je consomme au service de la science ou de mes semblables, répondra le savant.

Nous en avons déjà assez pour donner une définition générale du mot : le travail, dirons-nous à notre tour, est un devoir, et par conséquent une peine que Dieu a imposée à l'homme pour arriver à sa fin, soit présente, soit future.

Dieu en faisant déchoir l'humanité coupable ne lui a enlevé aucune des prérogatives dont il lui avait plu de l'enrichir ; il l'a seulement condamnée à reconquérir sans cesse ces sublimes prérogatives : l'homme est devenu semblable à ces royaumes tombés qui s'en vont par le monde, inquiètes et désavouées, et que le souvenir des spendeurs passées force à ne se reposer nulle part, jusqu'à ce qu'un nouveau peuple les appelle à sa tête et leur rende ou même temps un trône et la vie.

La lutte, le travail : telle fut donc désormais la condition de l'homme ; le triomphe, le résultat, l'œuvre, telle fut la part de l'humanité. Et chose singulière ! ces deux lignes résument tout ce que nous appelons progrès et qui n'est autre chose que la conquête lente, sûre, infaillible de tout ce que l'homme a perdu par le péché.

Le travail est le châtimeur ; l'homme reprend son rôle de chef de la création dans le triomphe qui suit le travail ; cette victoire définitive de l'homme sur la matière consacre la parole du Tout-Puissant dans le Paradis Terrestre. L'homme ne cessa en aucune manière d'être le roi de la nature ; mais, qu'il lui a fallu combattre pour reconquérir ce son domaine perdu les choses qui font l'étonnement de notre âge ! Parcourez les découvertes scientifiques opérées dans le monde depuis le déluge, et vous suivrez pas à pas

l'envahissement lent, continu, obstiné de l'esprit sur la matière, la possession de plus en plus complète de la nature créée. A lire l'histoire de l'humanité, il devient évident que Dieu a condamné l'homme à rechercher et à ressaisir une à une les vérités qu'un crime originel avait obscurcies, et qu'une fois ce but atteint, une fois l'homme rentré en possession des principes immuables et éternels, dont le crime originel l'avait frustré, l'œuvre du monde sera consommée. Par la force de son intelligence, par son travail séculaire aidé puissamment des lumières de la Foi, l'humanité se sera alors comme rachetée elle-même de sa faute primitive.

Le travail ne renferme pas seulement une idée d'expiation, un fait de lutte constante ; sa compréhension embrasse encore un caractère de succès, une assurance de triomphe ; car, s'il n'en était pas ainsi, la vie serait le plus lourd fardeau et le suicide serait une vertu.

La vertu de sa souveraineté, le travail de l'homme lui donne un résultat et c'est ce qui rend le châtimeur plus acceptable.

Ces notions du travail n'ont pas toujours été bien comprises ; il y a eu des temps où, loin d'accepter cette nécessité de la vie comme une expiation juste et méritée, comme une condition du progrès, on s'était accoutumé à la regarder comme un fardeau honteux, comme une obligation humiliante et indignée de l'homme. De là à s'en décharger sur autrui, il n'y avait qu'un pas : il fut bientôt franchi et l'esclavage fut institué, en vertu du droit du plus fort.

L'esclavage, qui était la négation du travail, devait, par son origine, par sa nature, être également antipathique à la civilisation : c'est ce qui n'a pas manqué d'arriver. On n'a qu'à jeter la vue sur les anciens peuples qui l'ont pratiqué pour s'assurer qu'il a épuisé leurs vertus et leur a apporté des germes puissants de ruine et de décadence.

La polygamie, le despotisme et le polythéisme y furent à divers degrés le fruit de l'oblivion de toute notion vraie du travail : il fallut qu'un Dieu s'incarnât pour réhabiliter ce grand devoir et Pélever à son vrai rang. Le christianisme lui donna la première place dans sa morale et le sanctifia dans ses saints qui le glorifièrent dans les monastères ; il créa un mot pour lui, et *sacrifice* devint synonyme de *travail*. Il convenait que le grand œuvre de réformation embrassât dans son cercle immense le travail que depuis plusieurs siècles on regardait comme le partage des parias des sociétés et non comme une obligation commune. Aussi, c'est à partir de ce moment que l'esclavage et son hideux cortège de barbaries commença à perdre pied dans le monde, jusqu'à ce que, disparu du reste de la terre, il vint s'enraciner par une amère dérision dans un pays où l'on vante le plus la liberté et pour lequel il est aujourd'hui un principe de ruine et de dissolution.

Il me serait facile ici, MM., de pénétrer plus avant dans la question du travail libre et du travail servile qui se présente d'elle-même au bout de ma plume, d'esquisser en peu de mots les avantages économiques du premier sur le second : les conditions de celui-là et les dangers éternels de celui-ci ; je pourrais faire une digression sur le territoire voisin et rechercher dans l'esclavage les causes de la guerre fratricide que se livrent deux fractions d'un même peuple : l'heure me presse ; ce sera peut-être pour une autre fois.

Idee de châtimeur, idee de lutte, idee de succès : voilà, Messieurs, pour me résumer, la triple et hante expression du travail ; en d'autres termes, loi et nécessité de notre nature vicieuse, le travail est en même temps une garantie d'ordre et de progrès. Les grands siècles de la civilisation furent des siècles de travail. — C'est, dit M. Ozanam, le travail qui fut les époques glorieuses quand il y trouva l'inspiration, et quand elle n'y est pas, c'est encore lui qui fait les hommes utiles et les peuples estimables.

Si donc, Messieurs, il est bien établi que le travail est nécessaire non-seulement pour procurer la vie du corps, mais qu'il devient indispensable pour former l'intelligence, pour lui donner de la vigueur et pour remplir la mission que Dieu lui a confiée, nous en devons conclure à l'obligation stricte, absolu pour nous d'étudier, de travailler sans cesse.

Personne de vous ne méconnaît la place exceptionnelle que tient la nationalité canadienne sur le vaste continent de l'Amérique du Nord ; les destinées de notre race sont sublimes si nous ne laissons pas endormir notre foi religieuse, si nous savons deviner et comprendre sur quel terrain la supériorité doit nous appartenir. Il n'y a que les travaux sérieux des jeunes générations de notre peuple qui peuvent préparer la conquête de cet ascendant pacifique que personne autour de nous ne songera à nous disputer. Une fois que la supériorité intellectuelle nous sera acquise ; une fois que les historiens, nos orateurs, nos philosophes, nos publicistes, nos savants, nos hommes d'état seront les premiers de ce continent ; une fois que le Bas-Canada sera ce qu'il doit être, la nation, je ne dis pas la plus industrielle, je ne dis pas la plus commerçante, je ne dis pas la plus nombreuse, mais la nation civilisatrice, la Franco

de ce continent, permettez-moi de vous dire, Messieurs, que la prépondérance nous appartient. Le catholicisme a besoin d'un boulevard en Amérique; jamais il ne s'est appuyé sur la force matérielle pour dominer, pour étendre sa douce influence; toujours il a demandé le secours des nations les plus civilisées; c'est dans leur sein qu'il a établi son centre d'action; c'est à leur familles, c'est à leurs écoles qu'il a toujours demandé ses missionnaires, ses apôtres, ses docteurs, ses orateurs et ses écrivains: il me semble, Messieurs, que tel est le rôle destiné au Canada, rôle qu'il exerce déjà, en petit, il est vrai, mais qu'il exerce, on ne saurait le nier.

C'est à nous jeunes gens qu'il appartient de préparer les beaux jours de la patrie par des études consciencieuses, réfléchies, sérieuses et morales. Rien ne nous manque pour cela: nous avons des institutions qui n'ont pas un autre but; des directeurs éclairés, savants autant que modestes, s'empressent de nous prodiguer les conseils et les éloges:—les livres ne nous font pas défaut, non plus que l'encouragement des premiers citoyens; des tribunes d'exercice se dressent partout; des auditoires accourent avec avidité accueillir et féliciter le jeune talent, lui fournir l'occasion de s'affermir, de se tremper au feu de la publicité et de l'opinion. Nous serions coupables, je dis plus, nous serions criminels, de ne pas secourir ces efforts, de ne pas profiter de ces secours intelligents.

On aura beau dire: c'est le travail qui fait l'homme: le talent sans l'étude n'est rien s'il ne devient pas funeste; jetez les yeux sur la jeunesse qui sort tous les ans des collèges, après avoir terminé ses études, suivez ces jeunes lévites, ces jeunes avocats, ces jeunes hommes d'affaires. Les uns, après avoir brillé sur les bancs de l'école, sont allés s'éteindre obscurément derrière un comptoir, dans une mince étude d'avocat ou de médecin; ou bien encore sont parvenus à se hisser misérablement à quelque emploi public en s'y croyant au faite des grandeurs et de la richesse: ceux là ont cru que le talent les dispensait du reste. Les autres ont compté leurs années par des succès et par des triomphes; ils ont réussi, chose rare, à se frayer un chemin à travers l'encombrement des professions, et un beau jour on les verra appelés par le suffrage national à conduire les affaires de leur pays. Puis, on dira:—«Comme la fortune est capricieuse! comme ses dons sont aveugles! quelle heureuse étoile favorise un tel!»

On aura tort de parler ainsi. Le succès, Messieurs, est l'œuvre du talent un peu, du travail beaucoup, pour ne pas dire exclusivement. Une fois que cet homme dont vous envie la fortune ou la renommée est retiré chez lui, passez sous ses fenêtres, la nuit, alors que tout dort, que tout repose. Vous y verrez briller la lumière à travers les rideaux mal tirés. Si, curieux, vous voulez pénétrer le mystère de cette veille prolongée, hasardez un œil indiscret dans l'appartement: qu'apercevez-vous à la lueur de la lampe?

Le voilà sous votre regard ce citoyen illustre, ce savant que l'opinion acclame entre tous, ce financier, ce juriconsulte, cet orateur à la puissante renommée: il est dans sa bibliothèque; il est assis à sa table de travail; il est entouré de ses chers livres; il médite avec ses auteurs; il converse avec les anciens génies comme s'il leur avait donné rendez-vous à cette heure de la nuit: il s'inspire de leur expérience; il cherche à leur dérober le secret de leur vastes conceptions; il écrit, il prépare ses actes de la journée; il réfléchit, entouré de l'expérience de 20 siècles, sur les événements de la veille, essaie de prévoir ceux du lendemain.

Son front s'illumine par instants; sa plume dévore le papier; puis il reprend son travail méditatif. Ne restez pas plus longtemps: car son labeur fatiguerait même votre curiosité. Soyez sûr qu'il n'ira que bien tard après minuit demander au sommeil de réparer à la hâte ses forces qu'il ne consulte pas.

Dites-moi, le succès de cet homme vous surprendra-t-il encore?

Les grandes renommées sont surtout le fruit du travail: tout dans ce monde appartient à ceux qui veulent et à ceux qui travaillent. Démosthènes préparait ses immortelles harangues en se séquestrant de la société pendant des années et en se condamnant à un genre de vie que l'on dut alors traiter de folie. Ticho Brahé, célèbre astronome, s'était fait construire une colonne au sommet de laquelle se trouvait une table, une chaise et des instruments d'astronomie: il y montait par une échelle que son domestique avait l'ordre de retirer et de n'apporter qu'au bout de plusieurs jours. Il voulait ainsi étudier sans distraction et se forcer lui-même à travailler: car que faire au haut d'une pareille tour à moins de réfléchir? Voulez-vous encore des exemples de travail et de gloire: lisez l'histoire d'Origène, l'homme aux entrailles d'airain; lisez la vie de St. Augustin qui commença si tard, a dit un écrivain, et qui pourtant a vu toutes choses; admirez St. Thomas, l'ange de l'école, qui mourut à 49 ans, léguant au monde le plus magnifique héritage de science et de philosophie qu'il soit donné à un homme de produire, et laissant dix-sept volumes in-folio. Puis, dans les temps plus rapprochés, c'est Bossuet s'endormant en lisant Homère

et se levant à 2 heures du matin; c'est l'illustre chancelier d'Aguesseau enseignant que le changement de travail est pour l'esprit une récréation suffisante; c'est le prophétique génie de M. de Maistre cherchant dans la création de chefs-d'œuvre un soulagement aux ennuis de l'exil, un délassement aux mille soucis de la diplomatie; ce sont tous les grands penseurs de notre époque qui considèrent n'avoir rien fait quand ils n'ont pu donner dans certaines circonstances que 7 à 8 heures par jour au travail, à l'étude, à la réflexion. Voici ce que nous lisons, il n'y a pas longtemps dans un *Courrier du Palais* d'un journal parisien, où l'on parlait de l'une des gloires du barreau français:

«M. Dufaure a 64 ans, c'est un travailleur intrépide, un vrai bénédictin. Quand tout Paris sommeille, il se lève, il est 3 heures du matin, hiver comme été. Dans la mauvaise saison, il allume lui-même son feu et sa lampe: le voilà à l'œuvre, lisant, corrigeant, analysant, compulsant les recueils de jurisprudence, étudiant les pièces à la loupe: il fait des notes détaillées; il coud les feuillets les uns aux autres; ce sont les jalons de sa plaidoirie.

«Un jour, un de ses confrères, qui demeure dans la même maison que lui, dans l'appartement au-dessus du sien, l'invite à une soirée. Grand embarras de M. Dufaure qui avait accepté l'invitation pour sa famille, mais qui ne savait comment, en ce qui le concerne, répondre au désir de son confrère. Il ne voulait point déplaire à celui-ci, et d'un autre côté il lui était pénible de renoncer à ses chers travaux et à ses habitudes... Le soir du bal arrive: la soirée s'écoule: on ne voyait point apparaître l'illustre avocat. Enfin, à 3 heures, on annonce:—M. Dufaure! Et ce nom fit la sensation qu'il produit toutes les fois qu'il est annoncé.

«M. Dufaure n'avait rien changé à ses habitudes. Seulement, au lieu d'aller au bal suivant la méthode générale qui consiste à y aller avant de se coucher, M. Dufaure s'était mis au lit à son heure habituelle, s'était levé à son heure habituelle, avait mis sa toilette habituelle, car il est toujours en habit et en cravate noirs et en se levant, il avait été au bal.

«Il fit une tournée dans les salons: un quart d'heure après il était devant sa table de travail. Et les valse, les galops, les mazurkas continuaient leur train..... Cavaliers et danseuses prolongeaient encore le matin leurs plaisirs. Quant à M. Dufaure, il y avait longtemps qu'il oubliait le bal; il était tout entier à son plaisir, à l'ivresse du travail!»

Nous, qui nous flatons de travailler, combien sommes-nous qui aimons ainsi l'étude jusqu'à l'ivresse?

Non: nous ne comprenons pas assez tout ce qu'il y a de salutaire, de fort, de vraiment grand dans le travail: et pourtant, il est devenu banal de s'écrier que c'est par le travail que l'on triomphe de tout.

Je vois l'objection naître sur vos lèvres; elle me vient à moi-même et nous nous disons: «Tout cela est exact et vrai: mais avons-nous le temps?»

Ah! le temps: nous ne sommes pas sérieux quand nous jetons sur la faute du temps notre paresse et notre apathie. Le temps, c'est ce qui manque le moins: les exemples que je vous ai cités le prouvent; pour ces grands génies, pour ces infatigables ouvriers de la pensée, la journée n'avait pas plus de 24 heures. Seulement, tout leur secret consistait à n'en pas perdre une minute. Ces 24 heures avaient leur emploi fixe: tel moment pour les repas, tel autre pour le sommeil: et pour ces choses le moins possible: puis tout le reste, c'est-à-dire 12 à 16 heures, était consacré au travail.

Aujourd'hui, non-seulement on s'étonne du nombre des œuvres de ces héros de l'intelligence, mais beaucoup ne peuvent comprendre comment ils aient pu non-seulement penser mais écrire des ouvrages aussi volumineux. Il est évident que nous avons dégénéré; et surtout qu'en Canada, nous ne savons pas travailler.

On parle de littérature nationale: c'est là une noble pensée; je considère que le seul moyen de la réaliser c'est de répandre autour de nous le goût du travail et de prêcher nous-mêmes d'exemple.

Une littérature nationale est une mosaïque intellectuelle d'ouvrages bien pensés et bien écrits sur l'histoire indigène et étrangère, sur la philosophie, sur la morale, sur la religion, sur les sciences, sur la poésie, sur le droit, sur la jurisprudence, sur l'économie politique, sur les beaux-arts: à nous, de nous partager les parties de ce patriotique édifice et de se mettre incontinent à l'œuvre.

Dieu a donné à tous les hommes deux espèces de capitaux au moyen desquels ils peuvent aspirer à tout et qui sont les deux principaux éléments de la richesse individuelle et sociale; ces deux capitaux sont le travail et le temps. Ils sont illimités, inépuisables et appartiennent à tous dans une égale mesure. En vertu de son libre arbitre, chacun peut en profiter ou ne pas s'en occuper: là est le mérite ou le démérite, et pour parler le langage de notre

rique, le succès ou la misère, le triomphe ou la défaite, la richesse ou la pauvreté, le dividende ou la perte.

Comme fils d'Adam nous sommes condamnés à porter la peine de sa faute; acceptons cette destinée. Ayant comme tous en nos mains deux instruments de grandeur et de supériorité, gardons-nous de les laisser inactifs; nous avons même plus que les autres, puisque nous avons la jeunesse, puisque l'avenir nous appartient et nous promet de longs jours. Combien nous serions coupable de croupir dans l'apathe, de nous mettre passivement à la suite de la foule inintelligente, de prendre le grand chemin sous prétexte qu'il est plus facile pour arriver au but. La patrie et la religion attendent autre chose de nous.

JOSEPH ROYAL. (1).

**De la Calligraphie.**

**QUESTION.**

EN COMBIEN DE TEMPS PEUT-ON ENSEIGNER À ÉCRIRE À UN ENFANT ?

**RÉPONSE.**

De ce que certains ouvrages de calligraphie sont publiés sous l'un de ces titres : *l'Écriture en 25 leçons; Cours d'écriture en 20 leçons*, il ne faut pas conclure qu'il est possible d'enseigner à écrire, surtout à de jeunes enfants, dans si peu de temps. Ces titres veulent tout simplement dire que la méthode comprend 25 planches, ou que les difficultés y sont présentées dans 20 exercices.

Mais la plupart des méthodes de lecture sont annoncées d'une manière à peu près semblable : celle-ci en 20 tableaux; celle-là en 10 seulement. Cependant chacun sait fort bien que ce n'est ni en 10 leçons, ni même en 20, qu'en général, un enfant, même intelligent, peut apprendre à lire. Combien de temps ne faut-il pas souvent pour graver dans l'esprit des jeunes élèves les premières notions de la lecture, c'est-à-dire rien que le nom et la forme des vingt-cinq lettres !

Doit-il falloir moins de temps pour préparer des mains novices à l'exécution et à la forme des divers caractères ?

Les professeurs dont la spécialité est de faire des cours d'écriture, les professeurs ambulants surtout, ont peut-être senti la nécessité d'en indiquer la durée; et l'on comprend dès lors que certains d'entre eux aient été jusqu'à promettre une belle et bonne cursive en quelques heures. Mais si quelques-uns de leurs élèves réussissent à améliorer ou à réformer leur écriture dans le temps fixé, combien d'autres sont obligés de recommencer un second, un troisième cours même, et le plus souvent sans obtenir le résultat promis et désiré ! Où donc est le secret unique, le procédé infailliable ? Cependant les élèves de ces cours ne sont plus des enfants; mais des adultes, des personnes de tout âge, dont la main est souvent exercée depuis des années, de plus, animés du désir de bien écrire, et apportant, par suite, aux leçons du professeur et à leur propre travail, toute l'attention, toute la bonne volonté dont ils sont capables.

Il est aisé d'annoncer des cours en peu de leçons; mais il n'est pas aussi facile de leur faire produire les résultats garantis. Pour cela, il faut que le professeur sache plus que dessiner *plus ou moins bien une lettre*; avec ce seul talent on n'est pas maître d'écriture; on n'est que calligraphe, et rarement on est capable d'enseigner méthodiquement. On sait qu'il ne suffit pas qu'une personne sache bien lire pour qu'elle puisse enseigner à d'autres, surtout à des enfants, *l'art de bien lire*.

En réfléchissant seulement un peu sur la rareté des belles et bonnes écritures, on reconnaît facilement que tous ne naissent pas avec d'égalles dispositions pour la calligraphie, et, par suite, qu'il n'est pas donné à tout le monde d'écrire dans la perfection. On peut bien, par le secours de moyens mécaniques, donner aux écritures une *physionomie empruntée, artificielle*; mais ce résultat du moment, qu'on admire, souvent avec raison, se perd ordinairement pour tous les élèves, dès que la main a retrouvé sa liberté et son allure habituelle. Il doit en être ainsi: car en examinant les exercices et les procédés de ces professeurs ambulants, on y reconnaît rarement les premiers éléments même d'une méthode raisonnée. Et sans méthode, quel bien est-il possible de faire à la main rebelle d'un adulte et à la main délicate d'un jeune enfant ?

Une bonne méthode, appliquée par un maître habile, peut bien communiquer à une main ingrate plus de souplesse et de facilité, aux mouvements plus de hardiesse et de rapidité; mais elle ne saurait lui donner tout ce que la nature lui a refusé.

Il ne peut donc être possible à aucun maître d'enseigner à bien écrire aux élèves qui ne sont pas organisés pour bien écrire, et les cours, comme les écoles, ne manquent pas de tels élèves. C'est donc une sorte de charlatanisme que d'assurer des résultats à tout le monde, à jour et à heure fixes; c'est aussi presque de la sottise que de croire à toutes ces pompeuses promesses.

Quant à enseigner à écrire en peu de temps, la chose est heureusement plus facile, et même au pouvoir de tout maître.

Toutefois, il n'est jamais permis à un professeur consciencieux de déterminer en combien de leçons tel enfant saura ceci, tel autre cela; car les élèves n'étant pas doués tous de la même intelligence et de la même adresse, il faut aux uns un peu plus de temps pour apprendre à écrire, aux autres un peu moins, en tenant compte aussi de l'application et de la bonne volonté.

Il n'y a pas encore bien longtemps que les élèves mettaient plusieurs années pour écrire passablement; beaucoup même quittaient les écoles sachant seulement tracer, imparfaitement et péniblement même, quelques lettres dans les grandes dimensions. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui: partout les enfants apprennent à écrire mieux et plus vite. On voit dans certaines classes des enfants de 5 ou 6 ans écrire déjà de mémoire le texte de leur modèle, même sous la dictée, et d'autres copier facilement du *texte imprimé*, et sans que leur écriture en souffre. Mais ce sont là des exceptions qui ne peuvent déterminer le temps nécessaire pour apprendre à écrire.

L'expérience prouve, néanmoins, qu'en faisant commencer les enfants par la moyenne écriture, et surtout en leur faisant exécuter les lettres et les séries de lettres dans l'ordre analogique, un élève peut déjà après un ou deux mois, s'il est dirigé, savoir tracer tous les caractères avec aisance et sûreté, même copier des mots composés de toutes sortes de lettres.

Mais personne ne doit oublier que les progrès en écriture ne peuvent être aussi rapides, surtout dans une classe nombreuse, que dans l'enseignement particulier et individuel. Les mêmes résultats dans les écoles exigent ordinairement plus de temps et encore plus de soins de la part du maître.

Toute école donc où les élèves, en général savent, à l'âge de 6, 7 ou 8 ans assez écrire pour commencer de petits devoirs, se recommande pour le choix de la méthode suivie, et pour la manière dont celle-ci est appliquée par l'instituteur.

J. TAICLET.

(Conférences sur l'Écriture.)

**Exercices pour les élèves des écoles**

**PROBLÈME DE GÉOMÉTRIE.**

Un thermomètre, dont le réservoir intérieur, qui est sphérique, a  $\frac{1}{2}$  pouce de diamètre, et dont le tube qui le surmonte a  $\frac{1}{4}$  de ligne de diamètre, est rempli à 0° de mercure jusqu'à une hauteur de 2 pouces dans le tube capillaire. On demande quelle sera la hauteur du mercure dans le tube à 100°; le coefficient de dilatation du mercure étant de 0,00018153 et celui du verre de 0,0002761 ?

**PROBLÈME D'ARITHMÉTIQUE.**

Un marchand achète 20 quarts de cassonade de 256lb chaque, qu'il paie 6 ets. la livre. Il paie \$1.15 par 100lb pour les frais de transport et \$1.30 de douane pour le même poids. On demande ce qu'il gagne en la vendant 9½ ets. la livre ?

**PROBLÈME D'ALGÈBRE.**

Une école, composée de 49 élèves, est partagée en trois classes, telles que la seconde est une moyenne géométrique entre les deux autres, et que la différence entre la dernière et la première est supérieure à la seconde d'une unité. Trouver le nombre d'élèves qu'il y a dans chaque.

**Dictée Homonymique.**

I. MAIN, n. f., partie du corps humain, qui est à l'extrémité du bras.

MAINT, adj., plusieurs.

(1) Extrait d'un essai lu par M. Royal à l'Union Catholique.

2. **MAINTIEN**, *n. m.*, conservation; contenance; manière de se tenir.

**MAINTIENT**, du verbe *maintenir*.

3. **MAÎTRE**, *n. m.*, possesseur; chef; professeur.

**MÈTRE**, *n. m.*, mesure, la quarante-millionième partie du méridien terrestre; pied de vers.

**METTRE**, *verb.*, poser, placer.

4. **MAL**, *n. m.*, douleur physique; maladie; peine domestique.

**MALLE**, *n. f.*, coffre qu'on porte en voyage.

**MALE**, *adj. et n.*, de sexe masculin; fort, noble, expressif, énergique.

### APPLICATION.

#### LE VOYAGEUR COSMOPOLITE.

Il y a de soi-disant voyageurs qui ne s'arrêtaient jamais; on voit-ils, ces hommes à l'air affairé, au *maintien* hétéroclite! Ni vous ni moi ne le savons; mais ils vont toujours. Les sites les plus pittoresques, les plus curieux monuments, les tableaux des plus grands maîtres, la plus brillante revue de soldats à l'air *maître* et fier, attirent à peine leurs regards. Parents, amis, personne ne saurait *mettre* le moindre retard à leur départ. Ils choisissent un gouvernement pour trois semaines, avec table d'hôte; quand le cuisinier s'acquitte *mal* de ses fonctions, et ne se *maintient* pas à la hauteur de sa réputation culinaire, ils payent la carte et changent de ministère. Ces inconstants voyageurs passent le printemps en Angleterre, l'été en France, l'automne en Suisse, et l'hiver en Italie. Leur mobilier des quatre saisons consiste dans une *malle* d'un *mètre* de long environ et à *maints* compartiments, où les agréments les plus menus de la toilette, sous forme délicate et commode, sont réduits à leur plus simple expression; on y trouve le passeport et le tire-pois; quant aux rasoirs, ils sont anglais, c'est de rigueur. Nos cosmopolites connaissent tout le monde, et personne ne les connaît; ils vous serrent la main et vous disent adieu sans façon, sur le marchepied, et partent pour un autre monde, on ne sait lequel. C'est l'existence la plus monotone et la plus divertissante, la plus oisive et la plus occupée, la plus égoïste et la plus sociable.

THOMAS LEPETIT.

## AVIS OFFICIELS.



DIRECTION DE MUNICIPALITÉ SCOLAIRE.

Il a plu à Son Excellence, le Gouverneur Général, par minute en Conseil du 5 de janvier courant:

De détacher de la municipalité scolaire de Grenville, dans le comté d'Argenteuil, les quatre premières concessions, depuis le lot No. 1 jusqu'au lot No. 15 inclusivement, et de les ériger en municipalité scolaire séparée sous le nom de *Municipalité Scolaire de Grenville No. 2*.

#### NOMINATIONS:

##### EXAMINATEURS.

Il a plu à Son Excellence, le Gouverneur Général, par minute en Conseil du 5 de janvier courant, de nommer les personnes suivantes membres du Bureau d'Examineurs de Kamouraska: Le Rév. Pierre Patry, curé, le Rév. François Xavier Paradis, prêtre, Vincentas Taché, écuyer, et Pierre Desjardins, écuyer, M. D.

##### COMMISSAIRES D'ÉCOLE.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu, par minute en Conseil du 11 de décembre dernier, approuver les nominations suivantes:

Comté de Bonaventure.—Ristigouche: MM. George Calder, David Nelson, Michael Ryan, George Dickson et William K. Downs.

Même comté.—Matapédia: MM. John Wheeler, James England, James Adams, Maurice Blaquière et Henry Lodge.

Comté de Laval.—Bas du Bord de l'Eau de St. Martin: MM. Antoine Brien et Louis Lapierre dit Mercant.

Comté de l'Islet.—St. Jean-Port-Joly: M. Germain Caron.

Et par minute en Conseil du 5 de janvier courant:

Comté d'Argenteuil.—Grenville No. 2: Le Révérend Frédéric S. Nere, MM. Robert Wilson, Robert Morrison, Alexandre Beauchamp et David Williamson.

#### LISTE D'ÉCOLES DESISTÉES.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu, par minute en Conseil du 11 de décembre dernier, approuver la nomination suivante: Comté de St. Jean.—St. Jean: MM. James Bisset et Virgil Titus.

#### BOONS OFFERTS À LA BIBLIOTHÈQUE DU DÉPARTEMENT.

M. le Surintendant accusé, avec reconnaissance, réception des ouvrages suivants:

De MM. MacMillan et Co., Londres: "An Elementary Latin Grammar," par Henry John Roby, M. A., 1 vol.; "Elements of Euclid," à l'usage des écoles et des collèges, par I. Todhunter, M. A., F. R. S., 1 vol.

De M. G. W. Lawler, Trois-Rivières: "Philosophy of Health, or Health and Care without Drugs," par L. E. Coles, M. D., 1 vol.

#### INSTITUTEUR DISPONIBLE.

M. George Marois, muni d'un brevet d'école modèle et ayant enseigné durant quatre années, désire obtenir la direction d'une école, soit à la campagne, soit à la ville. Il peut enseigner l'anglais. Conditions très-faciles. S'adresser à ce Bureau.

#### AUX INSTITUTEURS.

Le Bureau des Examineurs Catholiques de Montréal s'assemblera le premier mardi de février prochain, dans la salle ordinaire, rue Vitre, vers 9 heures A. M. Tout aspirant à un diplôme devra être muni d'un extrait de baptême et des certificats de moralité, tel que requis par les règlements du Conseil de l'Instruction Publique, dont il suivra le programme.

Par ordre,

F. X. VALARD,  
Secrétaire.

ERRATUM.—Dans la livraison du mois de décembre dernier, à la page 207, à l'avant-dernière ligne, au lieu de *M. Libère Tétrault*, lisez: Melle. Libère Tétrault.

## JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MONTREAL, (BAS-CANADA), JANVIER, 1863.

#### À NOS ABONNÉS ET À NOS LECTEURS.

Suivant l'usage antique et solennel nous devons souhaiter à nos lecteurs en général et à nos abonnés en particulier toute la prospérité et le bonheur qu'ils peuvent eux-mêmes désirer; puisse le sombre voile qui couvre encore les destinées de l'année 1863 ne point encher pour notre pays des malheurs semblables à ceux qui affligent la république voisine! Puisse la guerre, le plus terrible des fléaux, celui qui traîne tous les autres à sa suite, ne point s'appesantir sur nos rives jusqu'ici heureuses et paisibles! Ou, si la Providence nous réserve cette épreuve, puissions-nous nous montrer dignes de nos ancêtres, et ajouter quelque glorieuse page à notre histoire! Mais quelque séduisante que soit une telle ambition, souhaitons plutôt que les grandes œuvres de la colonisation, de l'amélioration de l'agriculture et du développement de l'instruction publique se poursuivent à travers tous les obstacles et toutes les querelles de parti! Puisse enfin (qu'on nous pardonne ce petit grain d'égoïsme) chacun de nos lecteurs devenir un de nos fidèles abonnés, et chacun de nos abonnés, un de nos assidus lecteurs!

**La Rentrée des Vacances de Noël à l'Université-Laval.  
—Inauguration du Monument à la Mémoire  
du Premier Recteur.**

La rentrée des vacances de Noël à l'Université-Laval, a été l'occasion d'une pompe et d'une cérémonie; l'Université ayant perdu, dans l'année, son recteur et le doyen de sa Faculté de Médecine. Le 8<sup>e</sup> de ce mois, à deux heures de l'après-midi, la grande salle était remplie de l'éélite de la population de Québec, dans laquelle on remarquait Mgr. l'Evêque de Thio, administrateur de l'archidiocèse, plusieurs ministres et anciens ministres, plusieurs députés, un grand nombre de membres du clergé et des professions libérales. Les Professeurs des diverses Facultés, en grande tenue, ayant pris place sur l'estrade qui leur était réservée, la séance fut ouverte par un discours de M. le Recteur, qui termina en proclamant les noms des candidats admis aux divers degrés universitaires et celui de l'honorable élève qui a remporté le prix fondé par S. A. R. le Prince de Galles, M. Nazaire Bégin, étudiant en théologie. A l'Université-Laval, comme dans les Ecoles Normales, ce prix se donne en argent et sert à récompenser un degré de mérite absolu et non point relatif. C'est la première fois que le prix a été accordé par l'Université, et il consistait en une somme de vingt souverains tentée dans une bourse, qui fut présentée par le Recteur à M. Bégin. Les diplômes furent ensuite données avec le cérémonial ordinaire. *Bacheliers en arts*: M. Nazaire Bégin; *Bacheliers en médecine*: MM. Laurent Castelher, Charles Delage, Charles Verge, Napoléon Dion; *Bacheliers en droit*: MM. Henri Thomas Tachereau, Jean Blanchet, Joseph Héto, Edmond Gauthier et René Casgrain; *Licencié en droit*: M. Charles Narcisse Hamel. Ensuite, M. le Docteur Sewell, de la Faculté de Médecine, prononça, en anglais, un discours dont nous tirons le passage suivant:

“ M. le Recteur, depuis l'ouverture de cette Université, la mort a été très-active parmi nous. Outre M. Casault, nous avons à déplorer la disparition d'un milieu de nous des Révds. MM. Holmes, Parant et Gingras, trois messieurs qui, quoique entevés trop tôt pour voir l'Université dans sa florissante condition actuelle, se sont intéressés grandement à son développement et ont pris une part active et zélée à son établissement. En 1857, la Faculté de Médecine eut à regretter la mort du Dr. Blanchet, son premier doyen et professeur de Physiologie. Le Dr. Blanchet avait reçu son éducation médicale à Londres et était diplômé du Collège Royal des Chirurgiens de cette dernière ville. Il possédait un grand fonds de connaissances professionnelles et de l'expérience pratique, acquies durant une longue et considérable pratique. Les pauvres recherchaient beaucoup ses services professionnels et il ne les leur refusa jamais. Les pauvres aussi que bien d'autres pleureront longtemps la perte de ce bon ami et médecin. Cette liste, pour ce court intervalle est assez longue, mais elle n'est pas encore complète. Le messageur de la mort a de nouveau plané sur nos têtes, et il n'y a que quelques jours nous avons été appelés à déposer dans la solitude de la tombe silencieuse tout ce qui restait de notre ami et collègue, le Dr. Frémont. Le sujet de cette courte et imparfaite notice biographique résolut dans son jeune âge d'embrasser la rude profession de médecin et compléta ses études à Montréal, comme élève de feu le Dr. Stevenson. Il fit ses études dans des circonstances quelquefois des plus difficiles et exigeant souvent la plus grande abnégation. Après sa réception, il s'établit à la Pointe-Lévis, où il continua à pratiquer pendant quelques années et où il établit les fondations de cette carrière qui plus tard le plaça à la tête de sa profession. Trouvant le champ de la Pointe-Lévis trop restreint, il se transporta à Québec où sa réputation comme bon et habile praticien l'y avait précédé, et, comme il était facile à prévoir, il entra dans une sphère plus étendue, eut une clientèle plus lucrative qu'il continua à servir jusqu'à sa mort. Bon et conciliant dans ses manières, il réussit à s'attirer non-seulement la confiance mais l'affection de ses patients, dont un grand nombre pleurent aujourd'hui avec nous sa mort trop tôt arrivée. Si j'étais appelé à spécifier un point qui plus que tout autre caractérisait notre ami, je dirais que c'est son vif sentiment d'honneur. S'élevant au-dessus des misérables jalousies qui ravalaient si souvent la profession médicale, jamais on ne le vit faire, jamais on ne le suspecta d'avoir fait une action mesquine, et conséquemment il commanda toujours le respect et l'estime de ses confrères.

“ Il y a quelques vingt ans, le Dr. Frémont, associé à quelques confrères, aida à la formation de l'Ecole de Médecine de Québec, dans laquelle il occupa la chaire de Chirurgie qu'il continua à occuper jusqu'à l'adhésion de l'Ecole à l'Université. Ici, le même poste lui fut assigné; à la mort du Dr. Blanchet il fut nommé Doyen de la Faculté, et il remplit ce poste honorable à la satisfaction de tous les intéressés. A sa mort, il était copropriétaire de l'Asile des

Aliénés à Beauport, et comme tel il montra beaucoup de talent et d'activité. Il était aussi médecin de la prison de cette ville, et médecin visiteur de l'Hôpital de l'Hôtel-Dieu, où sa bonté et son attention furent pleinement appréciées et où elles seront longtemps en mémoire. En 1860, il visita Rome, comme porteur d'une adresse des Catholiques de cette ville, et en cette occasion il plut à Sa Sainteté le Pape de le décorer de la croix de l'Ordre de St. Grégoire. Mais il est mort. Au moment même où il arrivait au comble de ses espérances, et de son ambition, au moment même où il espérait retirer les fruits de ses rudes labeurs, il plut à Dieu de l'enlever non-seulement à sa sphère d'utilité, mais du sein d'une famille attachée et aimante. Au commencement du mois de mai dernier, il se transporta à la campagne, dans l'intention d'abandonner graduellement les plus ardues devoirs de sa profession. Il n'y fut pas longtemps cependant, avant que les symptômes de cette maladie qui finit par devenir fatale, ne se manifestèrent. Ces symptômes attirèrent d'abord peu d'attention, mais la rapidité avec laquelle il perdait ses forces et son embonpoint alarma bientôt ses amis. Après avoir essayé différents remèdes et avoir fait dans le Haut-Canada, pour changer d'air, un voyage qu'il crut très-favorable à sa santé, il reçut de ses amis le conseil d'essayer de faire un voyage par mer en Europe. Il suivit ce conseil et partit pour Liverpool en octobre dernier. A Londres, il consulta deux médecins distingués, mais contrairement à la recommandation que lui avaient faite ses amis ici, il résolut d'aller en Egypte, dans le vain espoir qu'un climat chaud lui ferait du bien. A Malte, sentant faiblir ses forces, il résolut de revenir au pays pour mourir entouré de ses amis et des soins de sa famille.

“ M. le Recteur, vous savez la triste suite! Son pays, il ne le revit plus. Il mourut en mer le 10 décembre et nous sommes ici aujourd'hui pour pleurer sa perte. L'Université a perdu un Professeur savant, la profession un ami honorable, droit et honnête; ses enfants, un père bon et indulgent, et son épouse, un époux dévoué et affectionné. Encore un mot monsieur, et j'ai fini. Y-a-t-il un cœur ici qui ne saigne pour sa veuve et ses enfants abandonnés seuls? Y a-t-il dans cette grande assemblée, un cœur qui ne sympathise pas de toutes ses forces avec cette pauvre femme, dans les cruelles anxiétés qui doivent avoir assailli son cœur durant ce pénible voyage de Malte à Portland? Y en a-t-il un qui n'ait pas éprouvé un serrement instinctif en se reportant à ce moment solennel ou au milieu de l'océan, l'âme de notre cher ami retournait à Dieu, son créateur? Y en a-t-il un qui puisse se faire une idée de la morne désolation qui régna à ce moment dans le cœur de la veuve restée seule? Assurément je puis dire qu'il n'y en a pas un. Et ne puis-je pas affirmer avec une égale assurance qu'il n'y en a pas un qui ne veuille se joindre avec ferveur dans la prière pour supplier Celui qui seul peut calmer la douleur, de la visiter, reconforter et consoler dans sa profonde affliction.”

Cet éloge, si bien senti et si bien exprimé de M. le Docteur Frémont, fut suivi d'un éloge du premier recteur de l'Université, par M. le Professeur Larue. L'orateur est entré dans des développements historiques et a traité au long la question des études universitaires et celle des rapports de l'Université-Laval avec les autres collèges. Il s'est aussi exprimé fortement en faveur de l'élevation du niveau des études et d'une plus grande sévérité dans les examens pour l'obtention des divers brevets et diplômes qui confèrent des droits et des distinctions dans la société. Nous reproduisons ce passage:

“ A part la création du pensionnat, que M. Casault regardait, et avec raison, comme le seul moyen efficace de sauvegarder la moralité de la jeunesse, un des grands points de son ambition a toujours été de favoriser le développement des études classiques, et de relever par là le niveau des études professionnelles.

“ Les professions sont encombrées, ne cesse-t-on de répéter tous les jours, et on a grandement raison. Mais il est un mal plus grand encore, conséquence inévitable du premier, que les esprits clairvoyants s'avouent à eux-mêmes, mais dont ils ne proclament pas assez haut la triste réalité: c'est que le niveau des professions libérales, en Canada, est loin d'être à la hauteur qu'il devrait occuper. Je le demande, quel discernement peuvent apporter plus tard dans l'exercice de leurs fonctions cette foule de jeunes gens qui se lancent chaque année dans l'étude de ces sciences difficiles, les uns par caprice, les autres par simple vanité ou par pure indifférence, et dont tout le bagage de connaissances se borne à la lecture, à l'écriture, et à quelques notions imparfaites de Parthénétique et de la géographie?”

“ L'esprit s'effraie vraiment à contempler les résultats funestes de notre indifférence sur un sujet d'une importance aussi vitale: aussi en posant les bases de cette Université ne fit-on du côté de ses fondements qu'avec l'intention bien arrêtée de créer une institution sérieuse et non une manufacture de diplômes.

« Messieurs, ces paroles, je le regrette, pourraient blesser peut-être quelques susceptibilités; mais la mort à ses exigences, et devant la tombe toute flatterie doit se taire, la vérité seule doit se prononcer. Et puis assez d'autres ont célébré et célèbrent tous les jours les grandes qualités qui nous distinguent et qui font notre légitime orgueil; assez d'autres ont vanté notre amour de la patrie, cet attachement fidèle à notre foi et à notre belle langue, qui font notre force et notre vigueur, pour que nous ne craignons pas de sonder de temps à autre, et d'une main ferme, les plaies nombreuses qui rongent notre corps social.

« Les peuples aiment l'éloge de la flatterie autant, sinon plus, que les rois; mais, pour les uns comme pour les autres, ce n'est pas tant à se contempler amoureux dans le miroir de leurs propres vertus qu'ils grandissent et se perfectionnent qu'à envisager face à face tous leurs défauts pour les reconnaître et s'en corriger. Ainsi donc, je le répète, le niveau des professions libérales n'est pas ce qu'il devrait être en ce pays, et sans de prompts et efficaces remèdes, il ne fera que s'abaisser de plus en plus. La grande, l'unique ambition d'un jeune homme, c'est d'obtenir un brevet, un diplôme, et ces diplômes, on sait avec quelle coupable facilité ordinairement ils s'obtiennent. Et malheureusement, puisqu'il faut tout dire, nos lois elles-mêmes sont loin de réprimer de tels abus.

« Pour opposer une barrière efficace à tous ces désordres, on comprend qu'il fallait une dose plus qu'ordinaire d'énergie et de persévérance. Mais l'Université-Laval, sous l'inspiration de son chef, n'a pas cru la tâche au-dessus de ses forces, et dès son début, elle a frappé un grand coup. Aussi n'a-t-elle qu'à se féliciter aujourd'hui de sa détermination, et l'importance que l'on attache à ses diplômes, dans toute la Province, est aujourd'hui même sa plus belle récompense.»

M. Larue a donné, dans le passage suivant, un court aperçu des qualités éminentes et des vertus qui distinguaient le regretté M. Casault, on y trouvera plusieurs traits qui méritent d'être conservés :

« Sous des dehors sévères et imposants, M. Casault cachait une bonté d'âme, une sensibilité de cœur peu communes. Le premier abord était bien propre assurément à inspirer une certaine gêne et un peu de malaise, et son aspect sévère était encore beaucoup augmenté par une vue très-basse qui l'aillait depuis sa naissance. Mais, à peine nous avait-il reconnu que son visage prenait un air de douceur remarquable, cet air de bonté et de finesse qu'un de nos artistes a fait revivre sur la toile avec un si grand talent.

« Peu communicatif par sa nature, écoutant beaucoup, parlant peu, il était un sujet pourtant qui avait le mérite de l'intéresser vivement, et le mettait facilement en verve; c'était l'Université. Alors son visage s'illuminait, ses yeux prenaient un air d'animation toute particulière, et avec quel abandon complet vous communiquait-il ses craintes et ses espérances pour l'avenir!

« Dans ces conversations si pleines de charme et de douce familiarité, on eût dit que son plus grand désir était de soumettre ses idées au creuset de la discussion. Ce n'était pas tant votre approbation qu'il cherchait à gagner que l'avenir franc et net de toutes les déficiences qui vous frappaient dans ses projets; et plus vous lui posiez d'objections, plus il semblait goûter de charmes dans votre entretien!

« Il mûrissait ses plans avec une sage-se peu commune. Combien de fois n'a-t-on pas vu l'accomplissement de quelques-uns de ses projets dont il avait parlé quelques années auparavant, et dont on avait tout lieu de croire l'exécution complètement abandonnée.

« Avec quelle prudence extrême il se gardait contre l'orgueil, cette petitesse des grandes âmes! Le fait suivant le prouve pleinement: On a trouvé sur lui, après sa mort, une demi-feuille de papier sur laquelle étaient écrites les résolutions de sa dernière retraite; on y lisait ces mots: « Me conserver toujours dans la plus grande humilité.»

« Sa modestie, du reste, était à l'épreuve de tous les traits empoisonnés de la flatterie, et si quelqu'un en sa présence eût osé lui adresser quelques louanges, son regard sévère n'aurait pas manqué de l'arrêter aux premiers mots.

« Sa charité et sa libéralité envers les pauvres n'étaient pas moins grandes. Jamais aucun d'eux ne frappa à sa porte inutilement. Il leur distribuait non-seulement le montant entier de ses petites épargnes, mais, qui plus est, à l'époque de sa mort, il avait contracté, à leur seul profit, une dette de près de soixante louis: le seul héritage qu'il ait laissé, et qui a échü à un membre de sa famille. En un mot, il faisait la charité à crédit, et lorsqu'il avait dépensé tout son faible avoir, il distribuait à ses pauvres des bons de crédit pour quelques marchands de la ville.

« Lorsqu'il s'agissait de l'avenir de quelque élève pauvre de l'Université, vent-on savoir jusqu'où M. Casault et ses dignes col-

legues du Séminaire ont poussé l'esprit d'abnégation? Voici un fait qui n'est venu à ma connaissance que depuis quelques mois seulement, et que je crois me permettre de divulguer.

« Il y a quelques années, quelques jeunes élèves de l'Université, chez qui, comme il arrive souvent, les grands talents égalaient l'extrême pauvreté, se trouvaient dans l'impossibilité de continuer leurs études, faute de moyens pécuniaires. Or, on sait que toute la rémunération des Directeurs du Séminaire, pour cette noble vie de sacrifices à laquelle ils sont voués, se borne à la nourriture, aux vêtements, plus à la modique somme de cinq louis par année à laquelle chacun a droit, par les réglemens, pour les besoins des vacances. Eh bien! cette somme de cinq louis, sait-on à quel usage elle a été employée depuis quelques années? Messieurs du Séminaire en ont fait généreusement le sacrifice et l'ont consacré en partie à créer des pensions pour les élèves pauvres. Un tel acte de sublime abnégation et de vertu patriotique ne devait pas être perdu pour la postérité.»

Le discours de M. Larue fut suivi d'une courte allocution de M. le Recteur, qui invita l'auditoire à se rendre à la chapelle du Séminaire, où se fit l'inauguration du monument funèbre. Les élèves du petit Séminaire chantèrent un *Libéra* en chœur avec accompagnement de l'orgue; et Mgr. l'Évêque de Thio, assisté de M. le Grand Vicaire Cazeau et de M. le Recteur, fit l'absoute solennelle.

L'idée de ce monument et l'initiative de la souscription sont dus à M. Charles Taché, à qui le pays doit déjà tant de beaux ouvrages et de nobles pensées. Le marbre porte en relief les armes de l'Université, et une épigraphe latine, que nos lecteurs trouveront dans notre livraison de mai dernier.

#### Conférence de l'Association des Instituteurs du District de St. François.

Cette conférence a eu lieu, à Sherbrooke, le 27 décembre dernier. On y a fait l'élection des officiers pour l'année 1863. M. l'Inspecteur Hubbard a été élu président, le Professeur Graham, du Collège de St. François, à Richmond, et le Dr. Nichols, de l'Université de Lennoxville, vice-présidents, M. Marsh, de Sherbrooke, secrétaire. Après quelques observations de M. Marsh et de M. Graham, il fut résolu que les instituteurs soient invités à faire parvenir à l'Association, à la veille de chacune de ses conférences, des échantillons des progrès de leurs élèves dans la calligraphie et dans le tracé des cartes géographiques. M. Marsh, ayant interpellé M. l'Inspecteur Hubbard pour savoir s'il était vrai que l'écriture faisait plus de progrès dans les écoles françaises de son district que dans les écoles anglaises, ce dernier répondit qu'elle était meilleure dans les écoles françaises. M. Sanborn fit ensuite une lecture sur l'instruction publique dans ses rapports avec l'État. Les principaux points de cette lecture étaient: l'uniformité dans les écoles, l'uniformité dans les livres d'école, l'uniformité dans l'enseignement. Il insista aussi sur l'idée que l'on devrait tendre à faire de l'enseignement une profession et non pas un pis-aller en attendant une autre profession. Les commissaires et le Département, selon M. Sanborn, doivent préférer les instituteurs qui se livrent franchement et irrévocablement à leur profession à ceux qui ne l'exercent qu'en attendant mieux. Beaucoup d'instituteurs sont en même temps étudiants en droit ou étudiants en médecine; il est bien difficile de conduire une classe et de se préparer à des professions qui réclament d'aussi sérieuses études. Le bon moyen de ne pas prendre de lièvres du tout, ça toujours été d'en courir deux à la fois. Telle est l'opinion de M. Sanborn, et c'est aussi ce que nous enseignons la sagesse des nations. Avant la fin de la séance, M. Hubbard exposa devant l'assemblée des échantillons de dessin linéaire et de cartes géographiques, recueillis par lui dans le cours de ses visites, et qui paraissent intéresser vivement les instituteurs présents.

#### Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus Récentes.

Paris, novembre et décembre, 1862.

BÉNARD: Dictionnaire classique universel, suivi d'un dictionnaire de la prononciation de tous les mots difficiles, par M. Th. Bénard, sous-chef de bureau au ministère de l'Instruction publique, in-12, 736 p., 5e édition. Eugène Belin.

L'auteur de ce dictionnaire aurait certainement pu lui donner pour épigraphe: *Multum in parvo*. Jamais cette devise n'eût été mieux remplie. Dans ce petit volume compacte, dont le caractère est cependant très-lisible, on trouve le vocabulaire français, l'histoire ancienne et moderne, la géographie, la biographie, même contemporaine, la mytho-

logie, l'étymologie, etc. Nous voyons avec plaisir que cette nouvelle édition renferme un bon nombre de noms d'hommes et de lieux de notre pays.

AVALLÉ : Nous venons de recevoir la livraison qui complète le sixième volume de la *Revue Maritime et Coloniale*. Nous trouvons dans ce volume un assez long article sur le Canada, faisant partie d'un travail statistique considérable sur l'Amérique Britannique. Les statistiques du commerce, de la population, &c. sont prises dans les documents les plus récents ; mais quelques assertions nous font voir que l'auteur, M. E. Avallé, n'est pas aussi bien renseigné sur notre géographie : ainsi, la population française n'est pas toute resserrée sur la rive septentrionale du St. Laurent, entre Québec et Montréal, et ces deux villes n'ont pas été alternativement le siège du gouvernement depuis 1849, comme il le dit.

Du HAILLY : La livraison du 15 décembre dernier de la *Revue des Deux Mondes* contient, sous ce titre : " Une station sur les côtes d'Amérique. — Les Acadiens et la Nouvelle-Ecosse, " un excellent article de M. Ed. Du Hailly, officier de marine qui se trouvait à Halifax en 1861. L'auteur a ajouté à ses observations personnelles les renseignements qu'il a puisés dans l'ouvrage de M. Rameau, dont il parle avec les plus grands éloges, comme on peut le voir par le passage suivant :

" On a peu de documents sur les faits que nous venons de raconter. Le seul historien de la Nouvelle-Ecosse, Haliburton, né dans le pays et fort connu dans la littérature anglaise par les contes humoristiques qu'il a publiés sous le nom de Sam Slick, Haliburton, dis-je, tout en blâmant avec énergie la conduite de ses compatriotes, ne s'est naturellement pas appesanti sur un épisode où l'honneur colonial de l'Angleterre était tout au moins compromis. Aucun scrupule de ce genre ne retenait M. Rameau, et lui seul a tracé un tableau complet de ces événements, si imparfaitement connus avant ses recherches. A ce seul point de vue son livre mériterait une attention sérieuse que justifieraient complètement, d'ailleurs, le talent de l'écrivain et la remarquable élévation de ses doctrines économiques. Mais ce n'est pas tout, et la plus précieuse récompense de l'auteur a dû être l'effet produit par ses écrits sur les populations lointaines auxquelles il s'adressait, effet que j'ai pu constater moi-même. C'était la première fois qu'elles voyaient leurs chances futures discutées en France avec cette bienveillante sympathie qui est le meilleur des encouragements ; car les seules marques d'intérêt que, jusqu'alors, elles eussent reçues de leur ancienne patrie se réduisaient au souvenir banal et superficiel de quelques touristes découverts. M. Rameau, au contraire, semble s'identifier avec la race qu'il étudie ; il la relève dans le passé par l'héroïque récit de ses malheurs, il la rassure dans l'avenir par les sages conseils qu'il lui donne. Aussi, le succès de son livre a-t-il été grand et immédiat de l'autre côté de l'océan, au Canada surtout où la classe française lettrée et intelligente constitue un des principaux éléments de la population."

DESPLACE : La livraison de novembre de l'*Ami de l'Enfance*, journal des Salles d'Asile, contient un discours prononcé par M. J. B. Desplace, membre du comité administratif des Crèches, à l'occasion de l'anniversaire de l'inauguration de la Crèche Saint-Antoine, dont il est le vice-président. Ce discours est rempli de faits et de statistiques du plus haut intérêt ; nous regrettons de n'en pouvoir reproduire que l'extrait suivant, où il est question du Canada, que M. Desplace n'a pas oublié :

" On croirait qu'en France, où l'instruction élémentaire est à la portée de tous, les parents, à peu d'exceptions près, ont à cœur d'en faire profiter leurs enfants. C'est humiliant à confesser pour notre orgueil national, mais il n'en est pas ainsi : une partie considérable de la population oppose, sous ce rapport, à la sollicitude du gouvernement une déplorable apathie.

" Dans le rapport à l'Empereur sur l'administration de la justice criminelle en France de 1851 à 1860, nous voyons que sur 1000 jeunes gens, appelés au recrutement pendant ces dernières années, 33 sur 100 étaient complètement illettrés.

" Dans un autre document, nous lisons qu'en 1855, 56 et 57, 39 mariés sur 100 — trente-neuf — n'ont pu signer leur contrat de mariage. En plein dix-neuvième siècle, dans notre France, ce phare intellectuel qui projette ses rayons sur le monde entier, 39 adultes sur 100 ne pas savoir signer leur nom. C'est à n'y pas croire ! Cela n'est que trop vrai, cependant, car ce renseignement est puisé à une source officielle.

" Dans le département de la Seine, cette proportion n'est que de 91 sur 100. Néanmoins, ce n'est pas celui, comme on pourrait le penser, qui a le plus d'instruction élémentaire. C'est l'Alsace qui occupe le premier rang, sans doute parce qu'elle touche à la docte Allemagne. Le Finistère est le dernier de tous.

" Constatons une amélioration, quoique bien légère : de 1846 à 1850, la proportion des conscrits illettrés était de 36 pour 100 ; elle n'est plus, comme nous venons de le voir, que de 33.

" De plus, le rapporteur du budget de l'instruction publique pour 1863, l'honorable M. Larrabure, signale une augmentation notable dans le nombre des enfants qui fréquentent les écoles primaires.

" Tout en se félicitant de cette tendance vers le mieux, on est humilié de l'abjecte ignorance dans laquelle est plongée une si grande partie de la nation française.

" Le seul État de New-York, avec 3,000,000 d'âmes, avait, en 1850, onze mille cinq cent quatre-vingts écoles primaires et d'enseignement secondaire. " Le nombre des adultes qui ne savent ni lire ni écrire, est-il dit dans le commentaire, est de 99,000 ; de ces 99,000, il faut déduire,

" ajouté dédaigneusement l'autre, 7,500 individus de couleur et 61,500 étrangers. Il ne restait donc que 30,000 natifs ne sachant ni lire ni écrire."

" Ces chiffres, que je n'ai aucun moyen de contrôler, peuvent n'être pas rigoureusement exacts ; mais j'ai parcouru les Etats-Unis, des frontières du Canada au golfe du Mexique, et il ne m'est pas arrivé de rencontrer dans la dernière classe, excepté celle des nègres, un homme ou une femme qui ne sût ni lire ni écrire. Dans des localités éloignées des villes, chez des cultivateurs, j'ai été surpris de trouver Shakspeare, des livres de morale, de théologie et d'histoire. Dans la classe correspondante en France, le fond de bibliothèque se compose ordinairement de Mathieu Lensberg, de la vie de Mandrin et de celle de Cartouche.

" Le Canada, que j'ai également visité, ne le cède en rien aux Etats-Unis quant à la diffusion de l'instruction élémentaire. J'y ai examiné la question avec quelques détails, et j'ai dû modifier les fausses notions qu'à cet égard j'avais sur ces pays lointains.

" Le Bas-Canada, où l'on parle notre langue, doit beaucoup au surintendant ou ministre de l'instruction publique, M. Chauveau, et à son prédécesseur, M. Meilleur, tous les deux d'origine française. Je suis heureux de trouver l'occasion de les remercier publiquement de leur courtoisie à mon égard. M. Morin a eu l'obligeance de me faire assister avec lui à des examens dans des écoles primaires, aux environs de Québec. Elles peuvent hardiment soutenir la comparaison avec les établissements similaires de France.

" Le clergé catholique du pays a une belle part dans ces résultats. Il a sauvé l'idiome et la nationalité en défendant la foi. La conquête, ratifiée par le traité de Paris, en 1763, nous a enlevé le Canada pour en faire une colonie britannique. Quoique très-libéralement gouvernés aujourd'hui par l'Angleterre, les Canadiens-Français ont conservé le souvenir d'une origine qui nous est commune. Tout en étant fidèles à la Grande-Bretagne, ils restent sympathiques à la France, qu'ils appellent affectueusement " le vieux pays."

BLANCHET : Documents relatifs aux moyens de généraliser l'éducation et l'assistance des sourds-muets et des aveugles sans les séparer de la famille des voyants et des parlants, par le docteur A. Blanchet, in-4, 60 pages ; Hachette. 1 fr. 50 c.

HUGUENIN : Histoire du royaume mérovingien d'Austrasie, in-8, vii-615 p. Durand.

LITTRÉ : Histoire de la langue française ; études sur les origines, l'étymologie, la grammaire, les dialectes, la versification et les lettres au moyen-âge, par Emile Littré, membre de l'Institut, 2 vols. in-8, lix-962 p. ; 14 fr. Didier.

Londres, novembre et décembre, 1862.

BRINE : The Taeping Rebellion in China, post 8vo, with maps and plans, 408 p. ; 10s. 6d. Murray.

CHAMBERS ENCYCLOPEDIA : A Dictionary of Universal Knowledge for the People, vol. 4, 8vo ; 9s. Chambers.

DE FONBLANQUE : Nippon or two Years in Japon and Northern China, 8vo, pp. 280 ; 21s. Saunders.

KAVANAGH (Julia) : English Women of Letters ; Biographical Sketches, 2 vols., post 8vo, pp. 600 ; 21s. Hurst.

MERIVALE : A History of the Romans under the Empire, vol. 7th, 8vo, pp. 636 ; 16s. Longman.

New York, décembre, 1862.

SADLER : Old and New, or Taste Versus Fashion, by Mrs. Sadler, 16mo, pp. 846. Sadler.

Notre ci-devant concitoyenne continue d'exercer son remarquable talent à New York, et ce volume fait partie des nombreuses additions qu'elle a faites à la liste de ses œuvres depuis qu'elle nous a quittés pour aller s'établir à New York. *Old and New* est un double protêt spirituel, sarcastique et on ne peut plus vigoureux contre la mauvaise éducation et le mauvais goût qui règnent aux Etats-Unis dans une certaine classe de la société, et contre la manie qu'ont beaucoup d'Irlandais de rougir de leur religion et de leur origine. Quant au premier reproche fait à la société américaine, M. Brownson, dans sa revue, tranche la question en disant que la chose ne saurait être autrement sur ce continent, puisque l'Amérique elle-même est une parvenue et une enrichie ; quant à la seconde morale de ce roman, tout en plaidant une foule de circonstances atténuantes pour une grande partie de la race *hibernienne*, il joint ses anathèmes à ceux de l'auteur contre les Irlandais *yankéfiés*. Voici, du reste, comment le critique américain envisage lui-même l'état de la société au milieu de laquelle il joue un rôle si important.

" Les maux, dit-il, que Mde. Sadler voit si bien, qu'elle a peints au vif et qu'elle déplore avec tant de raison, ne sont que les conséquences naturelles du faux esprit qui règne dans ce pays, du mépris que nous faisons de l'expérience et de la sagesse des nations et des siècles. L'esprit et le ton de notre pays sont entièrement faux ; et presque toutes nos idées sur la société, sur la politique, sur le but même de notre existence sociale et sur les moyens de l'atteindre, sont aussi erronées et aussi folles que celles que peuvent avoir Master Tom au sortir du collège, ou Miss Fanny au retour du pensionnat, sur l'économie domestique

et sur les motifs qui ont pu engager la Providence à créer des êtres doués de raison. De même que Master Tom et Miss Fanny ne se corrigent jamais à la voix de leurs parents, et attendront pour le faire les revers que leur folie doit amener à coup sûr ; de même notre nation ne peut être corrigée que par les plus grandes épreuves et par l'écrasement de notre vaine et trompeuse prospérité. C'est pour cette raison que nous avons mis tout notre espoir dans le résultat des troubles qui affligent notre pays, et bien loin de déplorer la guerre civile, tout ce que nous craignons c'est que ces maux ne passent trop vite et sans nous corriger. Notre vie nationale actuelle est une illusion, nous voudrions y voir substituer une vie réelle, voir une prospérité de bon aloi remplacer ce pompeux et vain étalage, enfin nous appelons de tous nos vœux un état de choses fondé sur la vérité et par là même ayant quelque chance de se maintenir."

Aucun écrivain américain ne s'est montré plus attaché à l'Union, plus ennemi de la cause des confédérés que M. Brownson, ce qui donne un grand poids à la franche déclaration que nous venons de citer. Nous conseillons, du reste, à nos lecteurs, de lire eux-mêmes le livre de Mde. Sadlier ; ils y trouveront, sur le luxe, le mauvais goût, l'amour effréné de l'argent, et le culte rendu à la fortune aux dépens du talent, de l'esprit, de l'art et souvent même de la morale, plus d'un trait qui ne s'applique malheureusement point qu'à la société des Etats-Unis ; mais dont la nôtre pourrait bien aussi faire son profit.

Québec, décembre, 1862, et janvier, 1863.

LA LITTÉRATURE CANADIENNE de 1850 à 1860, premier volume, in-8, 400 p. Desbarats et Derbyshire.

Ce magnifique volume est le premier d'une série de primes annuelles que la direction du *Foyer Canadien* offre à ses abonnés. L'objet de la direction est de relier le *Répertoire National* aux *Soirées Canadiennes* et au *Foyer Canadien*. Ce premier volume ne contient que de la prose ; nous y remarquons surtout des extraits du Voyage en Europe de M. Garneau, livre tiré à un très-petit nombre d'exemplaires et devenu très-rare. Un volume qui, en librairie, vaut au moins une piastre, donné comme prime d'une publication dont l'abonnement n'est que d'une piastre, c'est pour nous un mystère. Dans tous les cas, bien sot qui ne profiterait pas de cette aubaine !

LES SOIRÉES CANADIENNES : La 12e livraison du second volume de cette excellente publication contient la reproduction d'une brochure devenue extrêmement rare, le *Procès de MacLane* (1), condamné et exécuté pour haute trahison. C'est un document important sous trois aspects différents, ceux de la procédure criminelle, de l'histoire du pays et de la philologie. "Ce document peu connu, disent les éditeurs, reproduit intégralement, à aussi un certain intérêt littéraire : on y voit le faire du temps, et on y remarque les expédients auxquels on avait recouru pour rendre dans la langue française toutes les expressions étranges du langage judiciaire anglais." Les *Soirées* continuent de se publier au même prix et aux mêmes conditions, \$1 payable d'avance.

LANGÉVIN : Droit administratif, ou Manuel des paroisses et fabriques, par Hector L. Langévin, avocat, in-8, 205 p. Desbarats et Derbyshire. C'est non-seulement un livre utile, mais encore un *vide-merum* indispensable pour un grand nombre de nos lecteurs. L'ouvrage est revêtu de l'approbation de Mgr. l'administrateur de l'archidiocèse de Québec.

Montréal, janvier, 1863.

L'ECHO du Cabinet de Lecture Paroissial : Le propriétaire de ce recueil ne s'est point laissé décourager par la concurrence que lui font plusieurs autres ouvrages périodiques d'un bon marché fabuleux ; il s'est contenté de réduire le prix d'abonnement à \$2. La première livraison du cinquième volume contient un remarquable essai de M. Royal, que nous reproduisons presque en entier. Nous nous en emparons sans spécialité et avec d'autant moins de scrupule qu'il rentre dans la spécialité de notre propre recueil.

L'ANNÉE RELIGIEUSE de Montréal pour 1863, seconde année, 72 p. in-12. Plinguet. Cette brochure renferme, outre une foule de statistiques ecclésiastiques, une notice sur la canonisation des Martyrs du Japon et un passage d'un Rapport de Mgr. de Montréal au Souverain Pontife sur les institutions d'éducation et de charité de son diocèse. Nous en extrayons le résumé suivant :

"Dans cette partie du territoire qui forme aujourd'hui le Diocèse de Montréal, il s'y trouvait, en 1840, 208,325 catholiques, 111 Prêtres, 86 Paroisses ou Missions, 69 Eglises, 23 Chapelles, 1 Séminaire, 3 Collèges, 1 Congrégation Religieuse d'Hommes (les Frères des Ecoles Chrétiennes), et 30 Religieux, 3 Convents de Femmes avec 156 Religieuses. Elles avaient sous leurs soins 1,460 infirmes et donnaient l'éducation à 1,100 petites filles.

"Aujourd'hui, dans cette même partie, il y a 313,759 catholiques, 283 Prêtres séculiers, 30 réguliers, 121 Paroisses ou Missions, 125 Eglises, 46 Oratoires, 60 Chapelles, 3 Séminaires, 5 Collèges, 5 Congrégations Religieuses d'Hommes et 157 Religieux, 10 Communautés de Femmes et 929 Religieuses, ayant sous leurs soins 2480 malades ou infirmes et 9,575 jeunes filles auxquelles elles donnent l'éducation."

(1) Québec, chez J. Neilson, 1797.

### Petite Revue Mensuelle.

Une température presque printanière et l'absence de neige ont fait du commencement de l'année 1863 des jours uniques dans leur genre en notre pays. Une des grandes ressources de ceux qui ont peu de conversation dans les visites de rigueur, c'est de médire du temps ; ordinairement il neige, il gèle, ou il pleut, ou bien il fait un froid à fendre les pierres, assez souvent même tout cela à la fois ; mais, cette année, avec la plus grande disette possible d'idées, il était impossible de médire de la température ; et ça dû être, pour plusieurs, un grand sujet de désappointement. Il est cependant des gens qui, faute de mieux, se sont pris à la calomnie ; ils ont prétendu qu'un temps aussi délicieux à pareille époque ne pouvait être que perfide et malsain, que la tendresse apparente de la nouvelle année ne pouvait que cacher de sinistres destinées, que le miel était mis au bord de la coupe parce que le fond en devait être amer ; enfin, pour ceux-là, un hiver canadien sans neige et sans frimas, c'était comme un printemps italien sans roses et sans parfums. Dans tous les cas, le contraste qui existait au physique entre les débuts de 1863 et ceux de l'année 1862 existaient également au moral. On se rappelle, en effet, que l'année dernière nous prenait dans un de ces moments de deuil et d'inquiétude qui font époque dans l'histoire d'un peuple. L'affaire du Trent et la mort du Prince Albert avaient jeté un voile lugubre sur les derniers jours de 1861 ; et, malgré que les nouvelles du premier jour de l'an fussent à la paix, la situation n'en était pas moins très-critique. Les régiments anglais, expédiés en toute hâte, arrivaient au milieu de nous tout étonnés de leur rapide voyage ; de nombreuses compagnies de volontaires se formaient, et tout était à la guerre. Sans doute que, depuis ce temps, la question de la défense du pays a encore pris de plus grandes proportions, il y a même aujourd'hui un déploiement encore plus grand de force militaire ; mais on a comme une certitude que toutes ces choses ne sont que de la prudence, et que le danger, alors si prochain, est maintenant très-éloigné.

Nos voisins, il est vrai, ont longtemps partagé de semblables espérances. Longtemps, malgré tous les symptômes menaçants d'hostilité entre le nord et le sud de la république, on ne pouvait se résoudre à admettre l'hypothèse d'un conflit. Et voilà cependant deux ans que dure la guerre civile la plus sanglante peut-être qui ait encore affligé l'humanité. Les événements qui ont eu lieu depuis notre dernière Petite Revue sont tous défavorables au nord, et, par conséquent, présagent la prolongation indéfinie de cet état de choses. La bataille de Murfreesborough, dans l'ouest, la prise du port de Galveston, au Texas, par les confédérés, les nouveaux exploits de l'*Alabama*, qui éclipsent ceux du *Sumter*, la perte du *Monitor*, incapable de tenir la mer, tous ces événements ont fait au président Lincoln d'assez mauvaises étrennes. Il n'en a pas donné lui-même de meilleures par sa proclamation, qui émancipe les nègres dans les Etats révoltés, c'est-à-dire précisément là où il n'a aucun contrôle, et par son message, qui fixe à l'an 1900 l'abolition de l'esclavage avec indemnité partout ailleurs. M. Lincoln a lu la fable du "Roi, de l'âne et de l'astrologue," et il se sera dit : d'ici là, la république, l'esclavage ou moi, nous mourrons.

On n'a, en France et en Angleterre, qu'une assez faible admiration pour la proclamation émancipatrice, revêtue comme elle l'est d'un double caractère de leurre et de déception. Le sort des classes ouvrières en Europe excite, en ce moment, plus de sympathie que tous les oncles Tom de l'année 1900. La misère, dans les districts manufacturiers de la France, menace de devenir aussi intense qu'elle l'est dans le Lancashire. Le gouvernement a ordonné des travaux publics qui doivent en grande partie la soulager ; mais cette ressource étant insuffisante, on a commencé, comme en Angleterre, une souscription nationale. Le Souverain Pontife a envoyé 10,000 francs à la souscription française, et deux mille cinq cents francs à la souscription anglaise.

La question romaine a pâli devant la question grecque. La politique pourrait s'appliquer le fameux vers de Clément, plagé par Berchoux :

"Qui nous délivrera des Grecs et des Romains !"

La Grèce a élu le Prince Alfred, malgré que le gouvernement anglais eût formellement annoncé qu'il refuserait la couronne. Ce subit enthousiasme des Grecs pour le second fils de la reine Victoria est porté au crédit de l'esprit de ruse, qui fut le caractère distinctif des enfants de Pélée dans l'antiquité. L'Angleterre est, en effet, la protectrice par excellence de la Turquie, et ce n'est qu'avec Constantinople qu'Athènes peut avoir à lutter ; ou plutôt l'Épire (que la Grèce ne possède point, en dépit d'un jeu de mots reproduit dans notre dernière livraison) et la Thessalie sont l'objet de ses convoitises, de même que Rome et Venise sont l'objet de l'ambition de Turin. Quand donc l'ère des annexions que l'on rêve au Péloponèse comme on les rêvait dans le Piémont, il y a quelques années, viendra à s'ouvrir, il y aura un grand obstacle de moins si l'Angleterre a les mains liées. Mais on ne lie pas et on ne bâillonne point comme on le veut bien le lion britannique, et c'est avec lui que l'on peut bien dire : "Tel est pris, qui croyait prendre." Il est donc heureux pour la Grèce que d'autres considérations aient empêché l'Angleterre de se rendre à ses desirs. On a mis aussi cet enthousiasme pour le prince Alfred sur le compte de l'influence des marchands grecs de Londres et des autres grandes villes de l'empire. Les Grecs modernes sont avant tout d'habiles et d'heureux négociants, et comme tels ils ont, avec la plus grande puissance mercantile de l'univers, la fraternité des capitaux, qui n'est pas la moins solide dans notre siècle.

L'élection du Prince Alfred n'en est pas moins un triomphe remporté

par la diplomatie anglaise, triomphe d'autant plus grand qu'il était plus inattendu. Elle a eu d'abord pour résultat d'écartier définitivement la candidature du prince de Leuchtenberg, qui semblait avoir l'appui de la France et de la Russie; en second lieu, elle a démontré à ces dernières puissances qu'un ennemi courageux et actif exerce souvent plus d'influence sur une petite puissance dans l'embarras que des amis tièdes et méticuleux.

La fin de l'année, en France, a été remarquable par une grande fête et par un grand deuil; la fête a été l'inauguration du boulevard du prince Eugène, par l'empereur; le deuil, la mort du cardinal Morlot, archevêque de Paris. La première livraison de notre premier volume annonçait la mort de son prédécesseur, Mgr. Sibour, assassiné dans l'église de St. Etienne-du-Mont, le 3 de janvier, 1857, par un prêtre interdit du nom de Verger; le cardinal Morlot, appelé à le remplacer le 24 du même mois, a donc gouverné pendant près de six ans l'un des plus importants diocèses du monde catholique. Né à Langres, le 28 de décembre, 1795, il est mort le 29 de décembre, 1862, au moment où s'accomplissait sa soixante-et-septième année. La veille, il avait reçu la visite de l'Empereur avec lequel il eut un long entretien. Homme d'un esprit conciliant, quoique ferme, Mgr. Morlot a rendu à l'Église les plus grands services: on pense généralement qu'il est loin d'être étranger à la réaction qui s'est faite dans les conseils de l'empereur sur la question romaine. Comme beaucoup d'autres prélats, l'archevêque de Paris appartenait à une pauvre et modeste famille. Ses parents étaient des artisans; ils lui firent faire ses études au collège de Langres, et il fit ensuite sa théologie à Dijon. Il fut quelque temps précepteur dans une famille aristocratique. Grand vicaire du diocèse de Dijon depuis plus de cinq ans, il soutint, dans les premières années du règne de Louis de Philippe, une polémique assez vive, à la suite de laquelle l'évêque de ce diocèse donna sa démission. Quoique ses actes d'opposition au gouvernement eussent dû le rendre suspect, il fut nommé évêque d'Orléans et sacré comme tel par Mgr. Forbin-Janson, en 1839. Le 28 juin, 1842, il fut élevé à l'archevêché de Tours, et fut fait cardinal le 7 mars, 1853; il prit place, en cette qualité, dans le sénat de l'empire. Nommé grand aumônier par l'empereur, commandeur de la Légion d'Honneur, premier de St. Denis et membre du conseil privé, il a même été désigné pour faire partie du conseil de régence si la France venait à perdre son souverain actuel.

Parmi les nombreuses et étranges coïncidences qui se rattachent à la mort de Mgr. Morlot se trouve la circonstance qu'au commencement de la nouvelle année le prélat devait inaugurer solennellement les magnifiques restaurations de l'intérieur de Notre-Dame, depuis longtemps fermée à cause des travaux qui s'y faisaient. La mort, du reste, moissonne rapidement les archevêques de la grande métropole de France. C'est le quatrième, en moins d'un quart de siècle, que Notre-Dame reçoit dans ses voûtes; et parmi les monuments que devait inaugurer Mgr. Morlot était celui de Mgr. Affre, tué sur les barricades de juin, en 1848. Mgr. Louis Hyacinthe de Quélen, prédécesseur de ce dernier, était mort en 1839.

Le discours de félicitation ordinaire a été prononcé, le premier de janvier, aux Tuileries, par le nonce du Pape, au nom du corps diplomatique. On a remarqué que, dans sa réponse, l'empereur avait compris toutes les puissances dans ses vœux sincères pour le maintien de la paix, sans qu'aucune expression fit la moindre allusion aux différends qui existent actuellement entre l'Espagne, l'Angleterre et la France. C'est d'un bon augure. L'opinion publique en France se montre très-préoccupée de la guerre du Mexique, qui est loin d'être populaire. Les succès que l'armée française a remportés dernièrement font espérer que Mexico sera prochainement au pouvoir de la France, et, s'il écoute la voix publique, l'empereur, une fois qu'il aura châtié le gouvernement de Juarez, se hâtera de conclure, avec la nation mexicaine, une paix honorable et de mettre fin à une expédition coûteuse et qui ne saurait être bien profitable. Comme d'ordinaire, l'Angleterre profitera probablement plus que la France elle-même de l'or et du sang que cette dernière aura prodigués.

L'alliance anglo-française est, du reste, si l'on en croit certains rapports, plus ébranlée que jamais. L'alliance russe, qui fut quelque temps le rêve de Napoleon Ier. et qui eût été une réalité durable et profitable si le grand capitaine eût su modérer son ambition, semble maintenant poindre à l'horizon. La réception d'un plénipotentiaire russe, fait avec grand éclat et le soin qu'on a pris, de part et d'autre, d'afficher une amitié plus qu'ordinaire, ont jeté quelque inquiétude chez les hommes d'Etat de l'Angleterre, inquiétude que le *Times* traduit assez maladroitement tout en cherchant à la dissimuler. L'opposition ne manquera point de s'emparer de ces symptômes pour accuser lord Palmerston de sacrifier l'alliance française à de petits succès diplomatiques, et elle lui a déjà reproché de s'être aliéné l'empereur par des taquineries dont les affaires du Mexique et de la Grèce ont été les principales occasions, sans compter le refus de médiation dans la guerre des États-Unis. Ce sera peut-être au milieu de préoccupations plus graves encore que celles du chômage des ouvriers, que s'accompliront les deux grandes cérémonies auxquelles on se prépare en Angleterre, la distribution des médailles de l'exposition et le mariage de S. A. R. le prince de Galles avec la princesse de Danemark. Ces deux cérémonies ont été retardées jusqu'après l'anniversaire de la mort du prince Albert, anniversaire que notre souverain, grande et exemplaire dans sa douleur comme elle l'a été dans les années de sa félicité, a célébré par une pieuse cérémonie: la plantation d'un chêne commémoratif de l'événement, à l'endroit même où son mari reçut les premières atteintes du mal qui devait l'enlever si rapide-

ment. La reine a aussi publié une traduction d'un ouvrage allemand de Zschokke, intitulée: "Hours of Devotion." Cette traduction porte le nom de Frederica Rowan, que l'on prétend être un pseudonyme de S. M. L'ouvrage, où il est beaucoup question de la mort et des regrets que laisse la perte d'une personne chère, était, à ce qu'il paraît, au nombre des livres favoris du prince Albert. On a aussi imprimé, dernièrement, un recueil des discours et des lettres de l'époux de la reine. Tous ces pieux souvenirs adoucissent, s'ils ne diminuent pas, une douleur qui a tant de droits aux respectueuses sympathies du monde entier.

L'exposition universelle, dont le couronnement officiel doit avoir lieu prochainement, est encore un souvenir du prince Albert, puisque c'est à lui que le monde doit cette grande idée, et qu'il a tant fait pour en réaliser l'exécution. Nous commençons à publier, dans notre livraison de ce jour, une série d'articles utiles au plus haut point, sur les progrès des beaux-arts et de l'industrie chez les divers peuples, tels que constatés à l'exposition de Londres; et nous donnerons, dans notre journal anglais, le texte du rapport du jury sur la section consacrée à l'instruction publique. On verra avec plaisir que dans l'un et dans l'autre de ces comptes-rendus, empruntés à des revues européennes, le Canada n'a pas été oublié et qu'au contraire il y est mentionné avec les plus grands éloges. Notre bulletin bibliographique contient aussi plusieurs articles qui prouvent que notre pays commence à être plus connu en Europe.

Les ministres, MM. Sicotte et Howland, qui étaient allés négocier, à Londres, les conditions de l'entreprise du chemin de fer intercolonial, sont de retour et doivent faire connaître le résultat de leur mission au Parlement, convoqué pour le douze du mois prochain. On assure que MM. Dorion et Loranger ont refusé le portefeuille du secrétariat provincial, resté vacant depuis la résignation du premier. L'hon. M. Loranger arrive d'Angleterre, où il a plaidé, devant le Conseil Privé, une cause qui y avait été portée en appel de cette colonie. C'est le premier avocat canadien qui se fait entendre devant ce haut tribunal, et notre barreau ne pouvait y être mieux représenté.

Il y a plusieurs mois que la Petite Revue n'avait point contenu de nécrologie locale; nous avons malheureusement aujourd'hui à la terminer par une courte mention de quelques décès arrivés à la fin de décembre ou au commencement de janvier. Les concitoyens dont nous avons à déplorer la perte avaient tous rendu d'importants services à l'instruction publique; ce sont le Dr. Frémont, dont on trouvera la biographie dans une autre colonne; le lord évêque anglican de Québec, M. Théberge et les deux MM. Beaubien, prêtres. M. Théberge était le supérieur du Collège-Masson, à Terrebonne, institution à laquelle il avait, pour bien dire, consacré son existence, indépendamment de ses nombreux devoirs comme curé de la ville et de la paroisse de Terrebonne. M. Beaubien, curé de St. Thomas, paroisse qui comprend la petite ville de Montmagny, dans le comté de ce nom, avait fondé une académie de garçons, tenue par les Frères des Ecoles Chrétiennes, et une académie de filles, dirigée par les Sœurs de la Congrégation. Il était âgé de 75 ans et avait rempli une longue et laborieuse carrière sacerdotale. Il est mort quelques jours seulement après son neveu, jeune prêtre, revenu depuis un an d'Europe, où il avait appris la langue allemande assez bien pour pouvoir prêcher devant la congrégation allemande de Montréal.

La mort du lord évêque Mountain a été un deuil public à Québec où Sa Seigneurie était également aimée et respectée des catholiques et des protestants. George Josaphat Mountain était né à Norwich, en Angleterre, le 27 juillet, 1789. Il vint dans ce pays avec son père, le Rév. Jacob Mountain, premier évêque anglican de Québec, en 1793. Si l'on en croit M. Morgan dans ses *Canadian celebrities*, cette famille serait d'origine française et leur nom aurait été *Montaigne*. Il serait assez curieux que le premier évêque anglican du Canada eût été un descendant ou un collatéral de l'auteur des *Essais*. Le jeune Mountain ne resta point d'abord longtemps en Canada mais retourna achever ses études à Cambridge. Il fut ensuite recteur de Frederikton au Nouveau-Brunswick, jusqu'en 1817. En 1821, il fut fait archidiacre à Québec; il fut envoyé plusieurs fois en mission en Angleterre, par l'évêque Stewart, successeur de son père, qui le fit consacrer évêque de Montréal, le 14 février, 1836. L'évêque Stewart s'étant retiré en Angleterre, il eut longtemps sous sa juridiction tout le Canada. En 1850, le Rév. F. Fulford ayant été nommé évêque de Montréal, l'évêque Mountain prit le titre d'évêque de Québec. En 1844, il visita la Rivière-Rouge, et l'année dernière, il fit une mission au Labrador. Dans le comté nommé pour secourir les incendiés de Québec en 1845, il aida aux membres catholiques à résister à plusieurs propositions, dont le résultat eût été fatal aux petits propriétaires des faubourgs, et rendit par là un service signalé à la population franco-canadienne de Québec. Dans ses loisirs, il s'occupait de science et de littérature; on a de lui un petit volume de poésies *Songs of the Wilderness*, publié à Londres en 1846, à la suite de son voyage de la Rivière-Rouge. C'est à lui que la population anglicane du Bas-Canada doit la fondation de l'Université de Lennoxville, connue pour cette raison sous le nom de *Bishop's College*. Les funérailles du lord évêque, décédé le 6 janvier, ont eu lieu le 13 avec une grande pompe et un grand concours. S. E. le Gouverneur-Général et toutes les autorités y assistaient. Le deuil était conduit par M. Armine Mountain, ministre de l'église anglicane, comme son père et son aïeul.

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

## BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— Les examens des écoles placées sous le contrôle du Bureau des Commissaires Protestants de Montréal, qui ont eu lieu à Noël, ont eu encore plus de succès qu'à l'ordinaire.

L'examen de l'école modèle, dirigée par M. Arnold, sur la rue Panet, a été présidé par l'Hon. Surintendant de l'Éducation; et Son Honneur le Maire, le Rev. Canon Bancroft et plusieurs autres messieurs étaient aussi présents. Les élèves, dans les exercices d'arithmétique mentale, ont fait preuve d'une capacité tout à fait surprenante, et ont montré, en outre, que les autres matières de l'enseignement n'avaient pas été négligées. Le Surintendant leur donna des récompenses et leur adressa quelques paroles d'encouragement.

L'examen de l'école du Griffintown a eu lieu sous la présidence de M. Lunn, président du Bureau des Commissaires, et les élèves y ont fait montre de progrès rapides.

— Les examens de l'école anglo-canadienne, (British and Canadian School,) ont eu lieu mardi, le 23 de décembre dernier. Ces examens ont été présidés par le Surintendant de l'Éducation, et l'on remarquait, entre autres personnes présentes, M. le Principal Dawson, M. le Professeur Hicks, de l'École Normale McGill, le Rév. Canon Bancroft et M. W. Lunn. Les élèves ont subi un examen sévère sur l'instruction religieuse, la géographie, les leçons de choses, la grammaire anglaise l'arithmétique, l'algèbre, le français et le calcul mental. Après la distribution des prix, M. Chauveau adressa la parole aux élèves et leur fit observer qu'il avait suivi avec beaucoup d'intérêt les divers exercices sur l'arithmétique mentale et sur les leçons de choses. Il complimenta, en outre, Melle. Harper, une des personnes chargées de l'enseignement dans cette école, sur la manière dont elle avait conduit une partie de l'examen, ce qui, ajouta-t-il, faisait beaucoup d'honneur à l'École Normale McGill, où cette demoiselle a été formée; puis il fit allusion à l'habileté avec laquelle M. Maxwell avait conduit pendant longtemps cette école, et au regret qu'il éprouvait de le voir se retirer de l'enseignement.

— Les Wesleyens ont établi une école gratuite dans le rez-de-chaussée de leur église, au Faubourg-Québec de cette ville, et, la veille de Noël, les directeurs ont invité les élèves de cette école à un banquet. Après les exercices de musique vocale, etc., les jeunes convives firent honneur au repas qui leur était offert, et John Dougall, écuyer, leur adressa la parole. Parmi ces enfants se trouvaient neuf garçons bohémiens, appartenant à la tribu venue dernièrement d'Angleterre.

— La réunion des élèves de l'Académie St. Denis, rue St. Denis, qui a eu lieu durant les vacances de Noël, a offert de nouveau une preuve évidente du bon système d'enseignement pratiqué dans cette excellente institution, conduite par les sœurs de la Congrégation Notre-Dame. La récitation de deux compositions en vers sur la mort d'une des élèves, la fille de l'honorable T. J. J. Loranger, décédée pendant qu'il était en Europe, a éveillé les vives sympathies de tous ceux qui étaient présents et a été un incident bien touchant au milieu des exercices de ce jour. Une de ces compositions a été récitée en français par Melle. Dorion, fille de l'honorable A. A. Dorion, et l'autre, en anglais, par Melle. Power.

— Décédé à Québec, à l'École Normale Laval, le 13 de ce mois, M. François-Xavier Arcand, élève-maître de première année, âgé de 18 ans et natif des Grondines. On le recommande aux prières des instituteurs.—*Communiqué.*

## BULLETIN DES LETTRES.

— L'Hon. M. McGee a fait, devant la Société Littéraire et Historique de Québec, la lecture d'un mémoire sur Champlain, à propos de la découverte récente d'un manuscrit de ce célèbre voyageur, le père et le fondateur de la civilisation française en Amérique. Cet ouvrage, imprimé par la Société Hackluytienne, de Londres, se trouve maintenant dans la bibliothèque du Département de l'Instruction Publique, à Montréal, qui possède la collection des mémoires de la société. Nous extrayons du *Mémoire* de M. McGee (trad. du *Canadien*) le passage suivant, en renvoyant aussi nos lecteurs aux extraits que nous avons donnés dans notre livraison de septembre dernier, (Petite Revue), de l'éloge de Champlain, prononcé à Portland par M. McGee :

“L'association anglaise, à laquelle nous sommes redevables de la publication de ce manuscrit, (lequel compose son volume annuel pour 1859), a été fondée en 1856; son objet embrasse particulièrement l'étude et la connaissance de l'histoire des temps primitifs du Canada: ses ressources pécuniaires et le talent de ses membres ont contribué spécialement à mettre au jour des manuscrits ayant rapport aux anciens voyages sur l'atlantique et aux anciennes explorations du continent américain.

“C'est à bon droit qu'elle porte le nom de ce Richard Hackluyt, chanoine de Bristol, qui vivait au temps d'Elizabeth et de Jacques I. le plus ancien, le plus laborieux compilateur, en langue anglaise, des voyages par terre et par mer. C'est une singulière coïncidence que

Hackluyt eût alors une position officielle à Bristol, qui, en ce temps, jouait par son commerce et ses richesses le même rôle vis-à-vis des autres ports de mer anglais, que Liverpool pour les mêmes causes joue aujourd'hui. La série Hackluyt pour 1859, est une traduction de l'original en français, par Miss Alice Wilmer, laquelle aussi, je pense, a écrit l'intéressante biographie de Champlain, contenue dans le même volume: le tout est révisé par le Docteur Norton Shaw, membre du conseil de la société.

“Miss Wilmer, dans l'avant-propos, remercie au nom de la société M. Féret, bibliothécaire de la bibliothèque de Dieppe, où existait le manuscrit même. Voici des détails à ce sujet: M. Féret s'était procuré ce précieux manuscrit d'un habitant de Dieppe, où il avait reposé depuis un temps immémorial. Il est fort probable qu'il ait été possédé par M. DeChattes, gouverneur de la ville et de la citadelle de Dieppe, l'ami et le protecteur de Champlain, sous les auspices duquel il avait servi dans la guerre dans la Bretagne, au temps de la ligue, et qui, à son retour des Indes Occidentales, l'envoya en Canada. A la mort de M. DeChattes, le manuscrit passa probablement au couvent des Minimes, que DeChattes avait patronné pendant sa vie et auquel il légua des biens à sa mort; ses restes furent inhumés dans l'église de la communauté. La bibliothèque des Minimes, ainsi que leurs biens et ceux des autres monastères de Dieppe, furent dispersés en 1789: mais presque tous les livres restèrent à Dieppe, comme l'on peut s'en assurer en référant aux nombreux volumes que la bibliothèque publique de Dieppe a acquis et où se trouvent des inscriptions qui font voir qu'anciennement ils appartenaient aux Minimes. Voici le titre du manuscrit:

“*Cour rèvei des choses les plus remarquables que Samuel Champlain de Brouage a remarqué dans les Indes Occidentales, pendant son voyage à icelles entre les années 1599 et 1602 comme suit:*”

— Les poésies du premier jour de l'an ont toujours été en Canada une sorte de joute littéraire. Le petit gazetier remplace ici l'Académie des Jeux Floraux, et nous sommes tentés, en parcourant le *Répertoire National*, de voir dans ces humbles chants les premiers essais d'une littérature qui se développe aujourd'hui si rapidement. Cette année, un français du vieux pays, bien connu de nos lecteurs, M. Marsais, s'est presque attribué le monopole des éternelles poétiques; tous les petits gazetiers, sans distinction de couleur ou de nuance politique, ont colporté de ses aimables couplets. Nous trouvons, cependant, dans le *Courrier du Canada* et dans le *Journal de Québec*, deux essais de la muse indigène. Nous reproduisons, sur notre première page, deux charmantes pièces, l'une de M. Fréchette, l'autre de M. Mayrand, et nous regrettons de ne pouvoir donner aussi les vers de M. Lemay. Nos lecteurs jugeront par l'extrait qui suit de la sincérité de nos regrets:

“Oh! j'aime la nouvelle année!  
C'est une fée à l'œil d'azur,  
Dont la lèvre n'est point fanée,  
Et dont le cœur est encor pur.

Dès l'aurore elle nous apporte,  
Sans bruit et sans nous éveiller,  
De beaux hochets de toute sorte,  
Qu'on trouve sous notre oreiller!

On dit qu'elle use de largesse  
Envers la veuve et l'indigent,  
Et qu'elle a des fruits de sagesse  
Dans une corbeille d'argent.

Mère, au petit enfant qui pleure  
Est-ce qu'elle en donne en passant?  
Faut-il qu'il dorme de bonne heure  
Et qu'il soit bien obéissant?”

— Une comédie de M. Emile Augier, “le Fils de Giboyer,” est le grand évènement littéraire de la fin de l'année, en France; nous devrions presque dire aussi le grand évènement politique, car M. Augier a chaussé le brodequin d'Aristophane, et sous des noms divers, il a mis en scène ses contemporains légitimistes et cléricaux, entre autres M. Keller, l'éloquent député, et le terrible publiciste, Louis Veuillot. Ce dernier a déjà répondu et futigé, dans une lettre, l'émule d'Edmond About. De plus, M. de Laprade, l'auteur des *Muses d'Etat*, a répliqué, dans le *Correspondant* du 25 de décembre, par une vigoureuse satire, “La Chasse aux Vaincus.” Nous en extrayons quelques vers, qui en résument la pensée:

“Vous voulez du galon, messieurs les bons apôtres!  
Vous pères, vos héros, guillotinaient les nôtres;  
Paix aux morts!—Vous leurs fils, en signe de regrets,  
Vous jappez contre nous: c'est un petit progrès.  
Vous êtes bien leur sang, et vous chassez de race,  
Courtisans et tribuns! Venez qu'on vous embrasse  
Et qu'on bénisse en vous, au même paradis,  
Et l'an quatre vingt treize et l'an mil huit cent dix.  
De ces temps si divers vous avez les mérites,  
L'avenir saura bien où sont les hypocrites.  
Molière eût renoncé, s'il vous avait pu voir,  
Pour un Tartufe rouge, à son Tartufe noir.”

*Des Presses à Air dilaté d'Eusèbe Sénécal, 4, rue St. Vincent, Montréal.*